



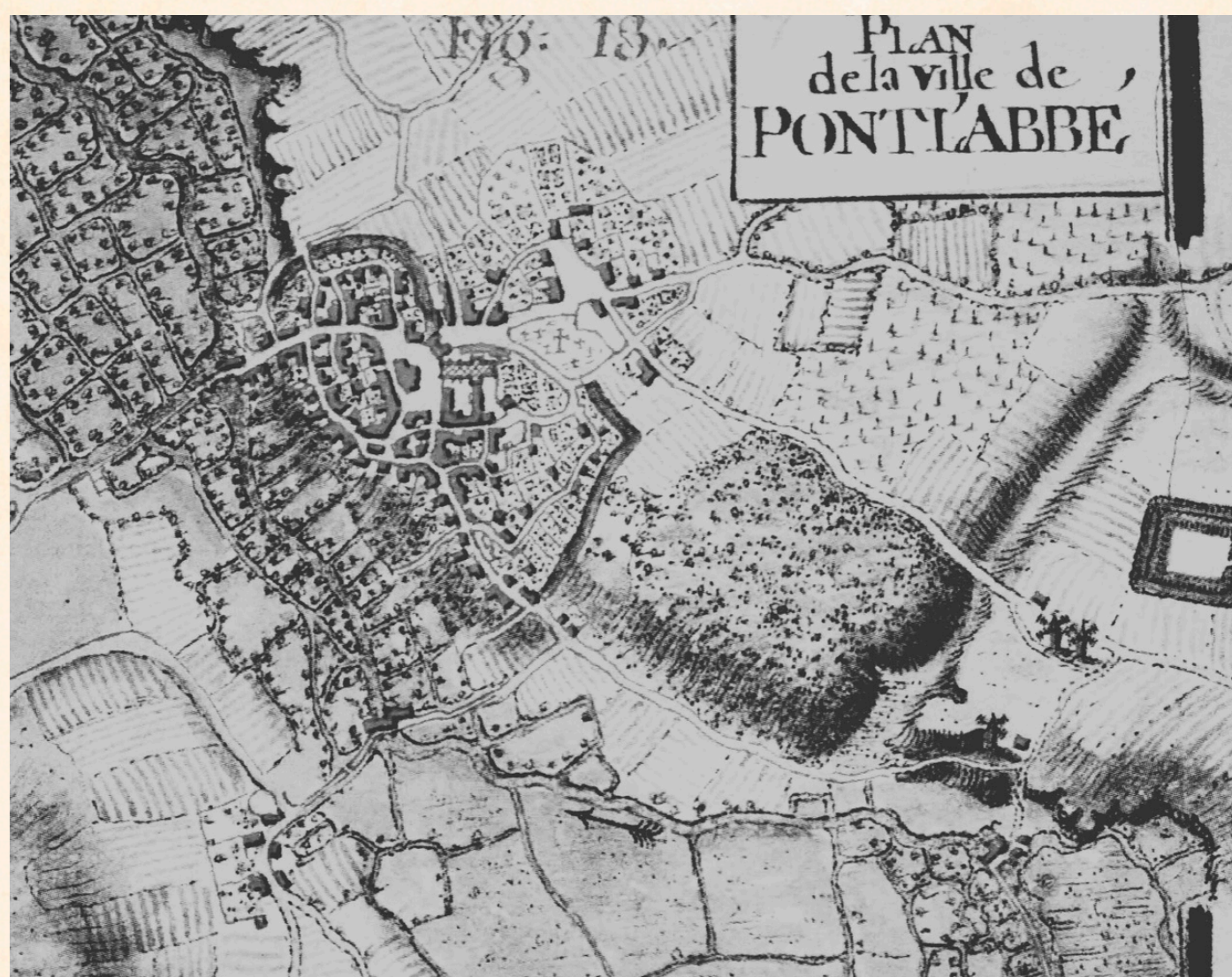
RATTACHEMENT DES COMMUNES : SAINT-MICHEL & LA CHAUME REJOIGNENT PONT L'ABBÉ



Depuis la Révolution, nos campagnes ont vu naître de nombreuses communes, souvent petites, parfois trop peuplées ou trop isolées. Le pouvoir central, sous la Restauration, jugea nécessaire de réduire ce foisonnement et de regrouper certaines de ces paroisses, afin de faciliter l'administration et de soutenir le culte.

Ainsi, par Ordonnance Royale de Sa Majesté Charles X, en date du 13 novembre 1825, les communes de La Chaume et de Saint-Michel de la Nuelle furent rattachées à Pont l'Abbé. Les conseillers municipaux de nos villages accueillirent ce décret avec un mélange de respect pour la Couronne et de curiosité pour l'avenir.

LES ORIGINES DES FUSIONS



Pourquoi et comment se firent ces rattachements ?

Le décret du 14 décembre 1789 avait créé les communes en remplacement des paroisses de l'Ancien Régime. Or, avec plus de 44 000 communes sur le territoire français, il devint évident que certaines ne pouvaient subsister seules. Les villages peu peuplés, comme La Chaume et Saint-Michel, voyaient leurs moyens limités pour assurer l'entretien des chemins, des églises et des lieux publics. Sous Charles X, l'État prit donc la décision de réduire leur nombre et de les unir à des communes plus importantes. Pont l'Abbé, avec sa population plus nombreuse et ses ressources administratives, fut le centre choisi pour accueillir ces deux villages.



Unis depuis deux siècles

Ainsi commença une ère nouvelle pour nos trois villages. La Chaume et Saint-Michel, riches de leurs populations, de leurs traditions et de leurs métiers, apportèrent à Pont l'Abbé un souffle de vie complémentaire et une heureuse valeur ajoutée. Aujourd'hui, nous célébrons deux siècles de vie commune, deux siècles d'histoires partagées, de clochers, de foires, de moulins qui se répondent au détour des chemins de notre beau terroir.

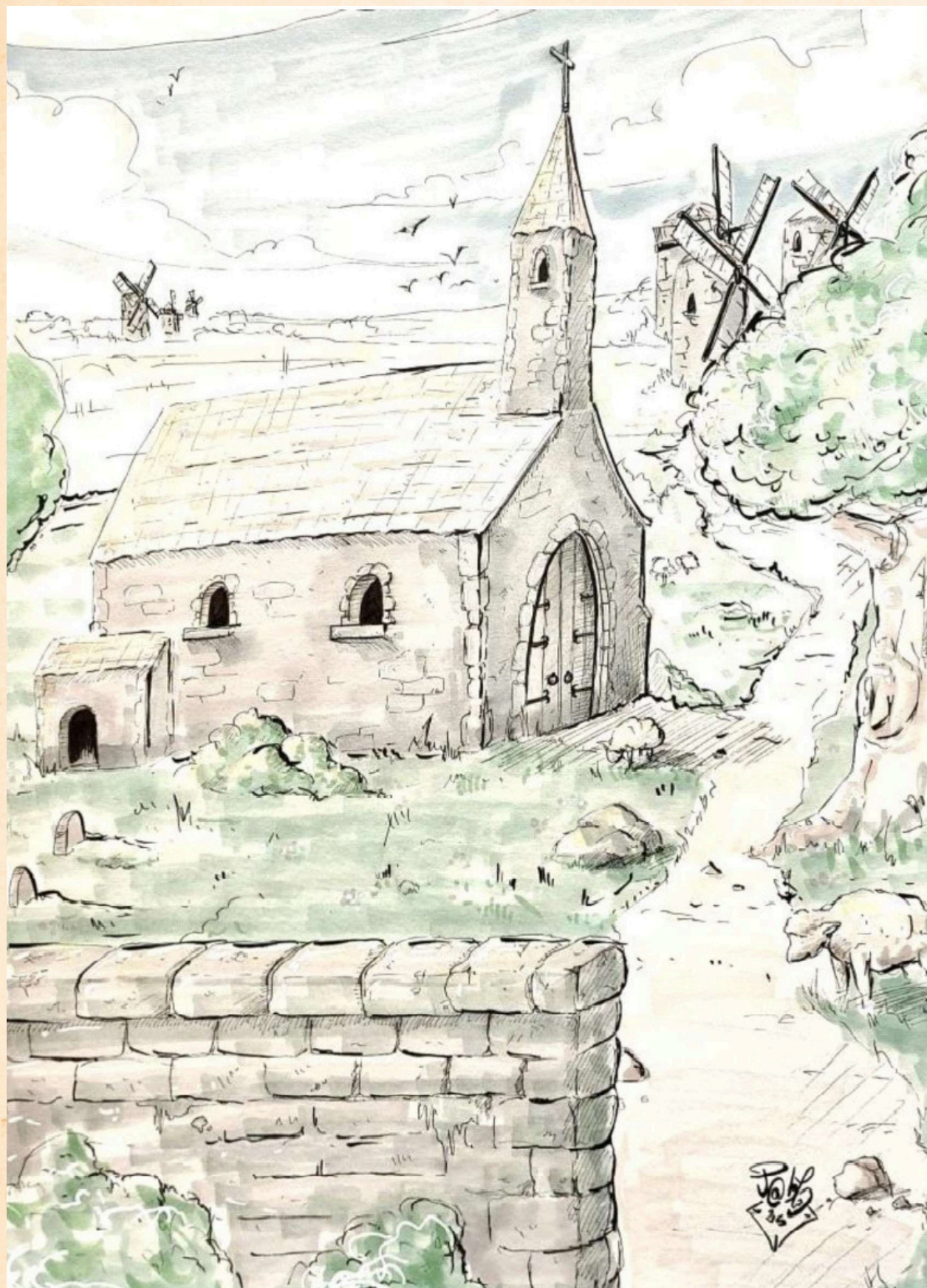
Que la célébration de ces rattachements soit pour nous tous l'occasion de contempler le passé avec respect, et d'honorer la mémoire de ceux qui, par leur courage et leur dévouement, ont assuré la prospérité et la cohésion de nos villages.

Alexandre Schneider, maire de Pont l'Abbé d'Arnoult - Septembre 2025



SAINT-MICHEL DE LA NUELLE

A deux kilomètres à peine de Pont l'Abbé d'Arnoult se dresse, dans un paisible silence, le hameau de Saint-Michel autrefois commune indépendante, aujourd'hui rattaché à la paroisse voisine. L'antique église, jadis entourée de son presbytère et de son cimetière, n'existe plus que dans les mémoires et sur de rares cartes ; mais son souvenir, vivace, atteste l'importance qu'eut ce lieu dans le siècle passé.



Dessin de Guillaume Chaillou - 2025

En effet, Saint-Michel de l'Annuel ne se réduisait point à son église. La paroisse, fertile et industrielle, comptait moulins à vent et moulins à eau, puits, fours et fontaines, dont certains subsistent encore. Ses habitants, cultivateurs, vigneron, meuniers, sergers, charpentiers et forgerons, vivaient de leurs terres et de leur travail, trouvant dans le blé, la vigne et l'élevage la subsistance nécessaire, et dans la laine le fruit d'un artisanat ancien.

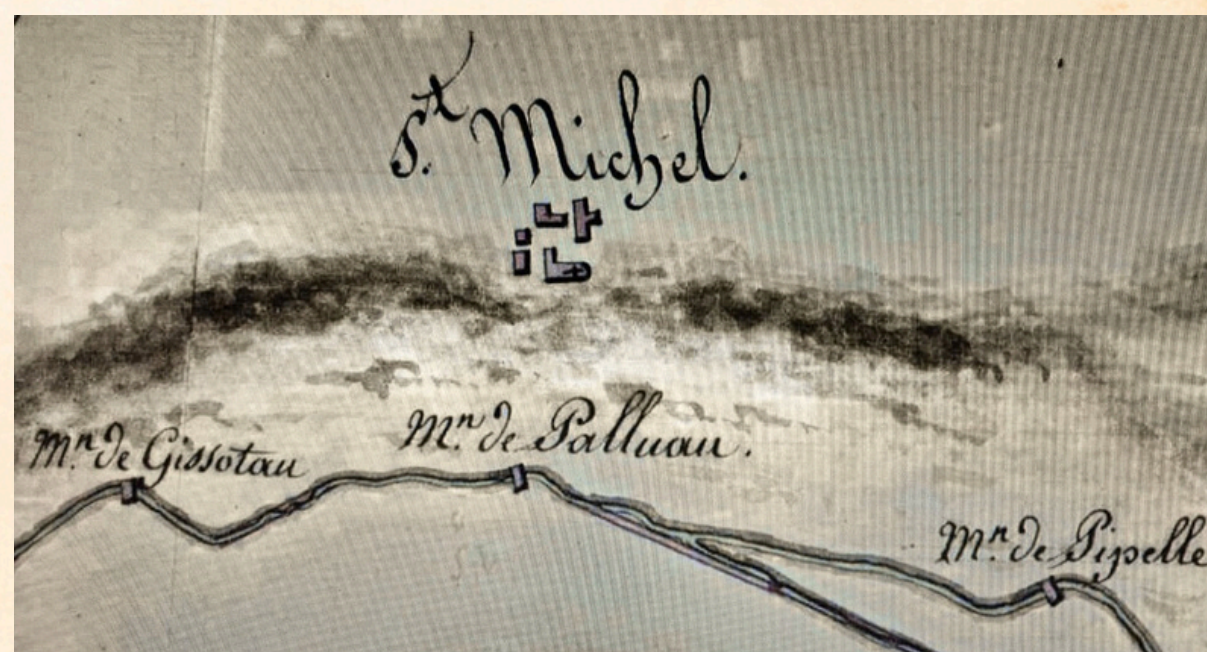
La Révolution, qui bannit les signes religieux, transforma un temps le nom de la paroisse : de Saint-Michel, elle devint simplement Lanuelle, avant de retrouver son appellation complète. Quant à l'origine de ce mystérieux « Annuel », les érudits hésitent : serait-ce la « Nouvelle » des récoltes, fête rustique et laborieuse, ou quelque déformation plus ancienne encore ? L'énigme demeure.

Enfin, le 13 novembre 1825, sous le règne de Sa Majesté Charles X, une ordonnance royale rattacha Saint-Michel de l'Annuel et La Chaume à Pont l'Abbé. Les habitants, consultés, exprimèrent le vœu de se tourner vers cette bourgade plutôt que vers Saint-Sulpice ; vœu exaucé. La petite commune perdit son indépendance, mais conserva dans la mémoire collective une identité propre, dont témoignent encore certains vestiges du passé.

L'église et le cimetière : souvenir d'un sanctuaire disparu

Au détour d'un chemin bordé de haies, non loin des hameaux de Paluaud et de Pipelé, s'élevait jadis l'église de Saint-Michel de l'Annuel, humble mais vénérable maison de Dieu, que l'on suppose du XII^e siècle. Entourée de son presbytère et de son champ saint, elle abritait les prières et les repos éternels de toute une génération.

Les archives, hélas trop avares de détails, ne révèlent ni la mesure de ses murailles, ni l'exact dessin de son clocher. Pourtant, le 30 fructidor de l'an XIII, le maire Pierre Vieuille certifiait que l'autel demeurait en bon état, et sollicitait que l'on rendît au peuple la jouissance de son sanctuaire. Mais le sort en décida autrement : le presbytère, vendu à un particulier, fut démoli, et l'on endommagea en ce faisant un pilier de l'église.

Eglise de Saint-Michel de l'Annuel
Plan de l'Arnoult en 1804

À peine dessinée sur le plan de 1809, déjà absente du cadastre de 1831, l'église disparut sans retour. Le cimetière, profané par les travaux, laissa paraître quelques sépultures rompues. Seules les pierres dispersées, employées à la fabrique de Pont l'Abbé, rappellent que Saint-Michel de l'Annuel posséda un jour son sanctuaire et sa mémoire.

La Paroisse de Saint-Michel de l'Annuel

A l'ombre des moulins, la petite paroisse de Saint-Michel de l'Annuel vécut durant plusieurs siècles au rythme de son clocher. Si nombre de ses édifices ont aujourd'hui disparu, les registres et les témoignages conservés nous permettent de retracer l'histoire de ses desservants, véritables gardiens de la foi et de la communauté.

Origines et dépendance ecclésiastique

La paroisse de Saint-Michel est mentionnée dès le Moyen Âge. Elle relevait autrefois de l'archiprêtré de Pont l'Abbé, et fut longtemps placée sous l'autorité spirituelle du diocèse de Saintes. Comme beaucoup de petites églises rurales, elle fut dotée d'un cimetière paroissial, autour duquel s'articulait la vie religieuse et sociale du village.

Les curés de Saint-Michel

Les registres paroissiaux, commencés à partir du XVII^e siècle, nous livrent les noms de plusieurs curés qui se succédèrent à Saint-Michel, souvent pendant de longues années, parfois dans des périodes troublées.

- Jean Chauvet (1664-1681) : premier curé dont nous possédons trace écrite. Il consigna avec soin les baptêmes, mariages et sépultures, laissant une précieuse mémoire écrite de la paroisse.
- Pierre Guérin (1681-1702) : son ministère s'étendit sur plus de vingt ans. On lui doit l'entretien du cimetière et quelques travaux de consolidation de l'église.
- Louis Gaboriau (1702-1727) : il fit ériger un petit calvaire près du chemin de Pipelé, encore visible aujourd'hui.
- François Renaud (1727-1748) : curé zélé, il est connu pour avoir veillé à la restauration des vitraux et à la réparation du clocher.
- Jean-Baptiste Gaudin (1748-1771) : contemporain de la fin de l'Ancien Régime, il fut le témoin des dernières grandes processions paroissiales.
- Étienne Durand (1771-1791) : dernier curé d'Ancien Régime, il dut faire face aux bouleversements de la Révolution. Fidèle à ses paroissiens, il refusa de prêter serment à la Constitution civile du clergé et quitta sa cure en 1791.

Après lui, la Révolution laissa l'église de Saint-Michel à l'abandon, et le culte fut suspendu. L'église servit de carrière de pierres, son cimetière fut partiellement arasé, et les registres paroissiaux cessèrent d'être tenus.

De la Révolution au rattachement

Ce n'est qu'après le Concordat de 1801 que le culte reprit, mais Saint-Michel ne recouvra jamais son autonomie pleine. La paroisse fut desservie par le curé de Pont l'Abbé, qui y célébrait à certaines occasions.

En 1825, lorsque l'ordonnance royale rattacha officiellement Saint-Michel de l'Annuel à Pont l'Abbé, la paroisse perdit définitivement son curé propre. Désormais, elle ne fut plus qu'un souvenir, une chapelle sans desservant fixe, intégrée à la vie religieuse de la commune-mère.

Héritage spirituel

Des curés successifs, il ne reste que des noms inscrits sur les vieux registres, et quelques traces de leur passage dans les pierres. Mais chacun, par ses gestes et sa fidélité, contribua à faire vivre la petite communauté de Saint-Michel, reliant les familles par les sacrements, et transmettant à travers les générations l'espérance d'une vie en Dieu.

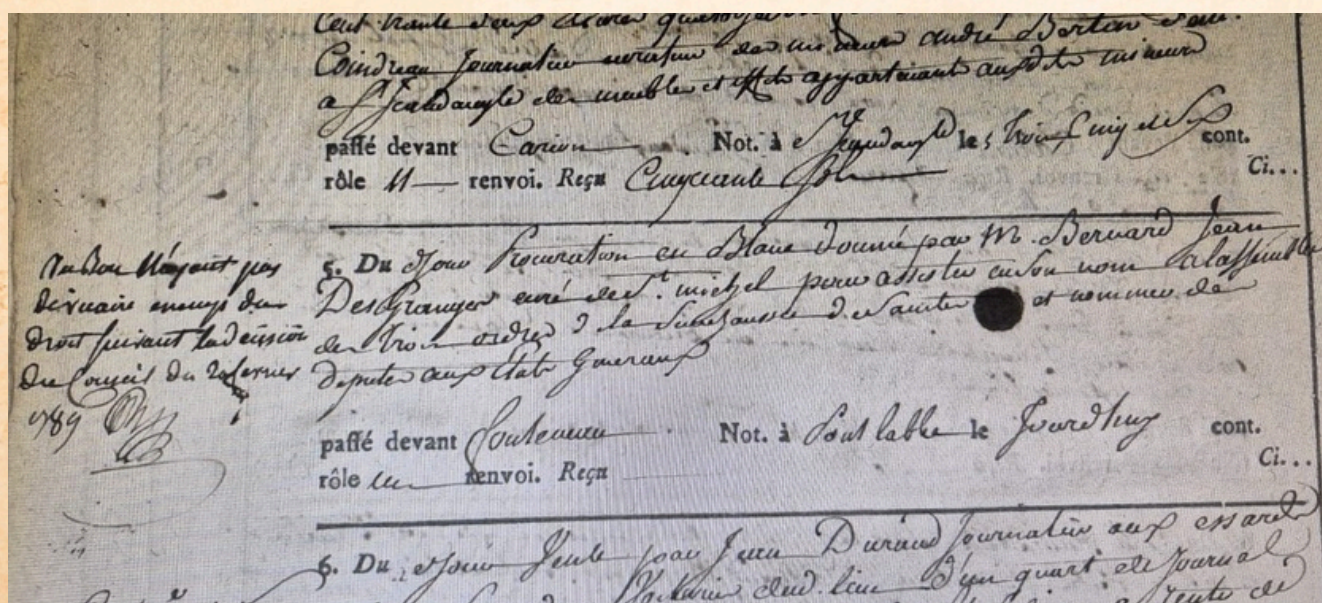
Aujourd'hui encore, les ruines muettes de l'ancienne église rappellent qu'une prière s'éleva jadis ici, portée par la voix de ces humbles curés, pasteurs d'une paroisse qui ne survit plus que dans la mémoire.

Aux heures de 1789...

À la veille de la Révolution, le 7 mars 1789, le curé de Saint-Michel, Bernard-Jean Desgrange, se rendit chez le notaire Fonteneau. Là, il fit établir une procuration afin que la paroisse de Saint-Michel fût représentée à l'Assemblée des États Généraux convoquée à Saintes. Par ce geste, une petite communauté rurale s'associait aux grands débats qui allaient ébranler le royaume.

Dans le même temps, un autre fils du pays marqua l'Histoire : Jean-Martin Bienassis, poëlier à Pont l'Abbé. Présent à Paris, il prit part aux événements du 14 juillet 1789 lors de la prise de la Bastille. Sa fougue et son engagement lui valurent le surnom de « Saintonge La Liberté ». De retour en sa terre natale, il reprit son métier de poëlier auprès des siens, portant désormais le souvenir d'avoir été acteur des premiers jours de la Révolution.

Ainsi, en ces heures décisives, Saint-Michel et Pont l'Abbé furent liés, l'un par la plume du curé Desgrange, l'autre par l'épée et la voix de Bienassis, aux bouleversements de 1789.



Archive de la procuration du Père Bernard-Jean Desgranges

L'origine mystérieuse du nom « L'Annuel »

Le nom de notre paroisse suscite depuis longtemps l'étonnement des curieux et des érudits.

Dans les archives, on le rencontre sous maintes formes : Lanuelle, La Nuelle, L'Annuelle, voire L'Annuel. Plus étrange encore, certains registres ecclésiastiques le notent comme « Saint-Michel de l'Aoume », appellation obscure dont la signification demeure introuvable.

Durant la Révolution, qui bannit tout signe religieux, la commune se nomma simplement Lanuelle, dépouillée de son saint patron. Mais bientôt, les habitants reprirent avec piété

l'ancienne dénomination de Saint-Michel de l'Annuel, qu'ils conservèrent jusqu'au rattachement à Pont l'Abbé.

Quant à l'explication du mot « Annuel », nulle archive ne nous l'offre clairement. Quelques-uns avancent qu'il s'agirait de « la Nouvelle », rappelant les récoltes annuelles, célébrées jadis par des fêtes rustiques où les moissons se terminaient dans la joie des repas champêtres. Hypothèse séduisante, mais point certaine. Ainsi, le nom demeure, à ce jour, une énigme poétique qui enveloppe le village d'un voile de mystère...



Les notables et la Fabrique paroissiale

Mariages et lignées notables

Les registres paroissiaux et civils de Saint-Michel de l'Annuel nous révèlent maintes alliances entre familles du pays, alliances qui cimentèrent la communauté et perpétuèrent ses noms.

Parmi les unions les plus remarquées de l'époque, notons celle de Paul Drouillard, âgé de 27 ans, avec Rose Vieuille, jeune fille de 17 ans née au hameau de La Seguinière, fille du maire Pierre Vieuille. Le mariage fut célébré en 1825, peu avant le rattachement du village à Pont l'Abbé. Les époux eurent sept enfants et reposent aujourd'hui à Port-d'Envaux, aux côtés de leur fils Juillet et de leur bru Céline Vieuille, cousine germaine de Rose.

Leur descendance, comme celle des familles Vieuille, Demonsay, Chaillou, Gilardeau, Larget, Bouquet ou Brassaud, marque encore le pays. Certaines pierres tombales rappellent ces lignées, et quelques descendants vivent toujours à Saint-Michel et dans les environs, témoignant de la continuité des générations.



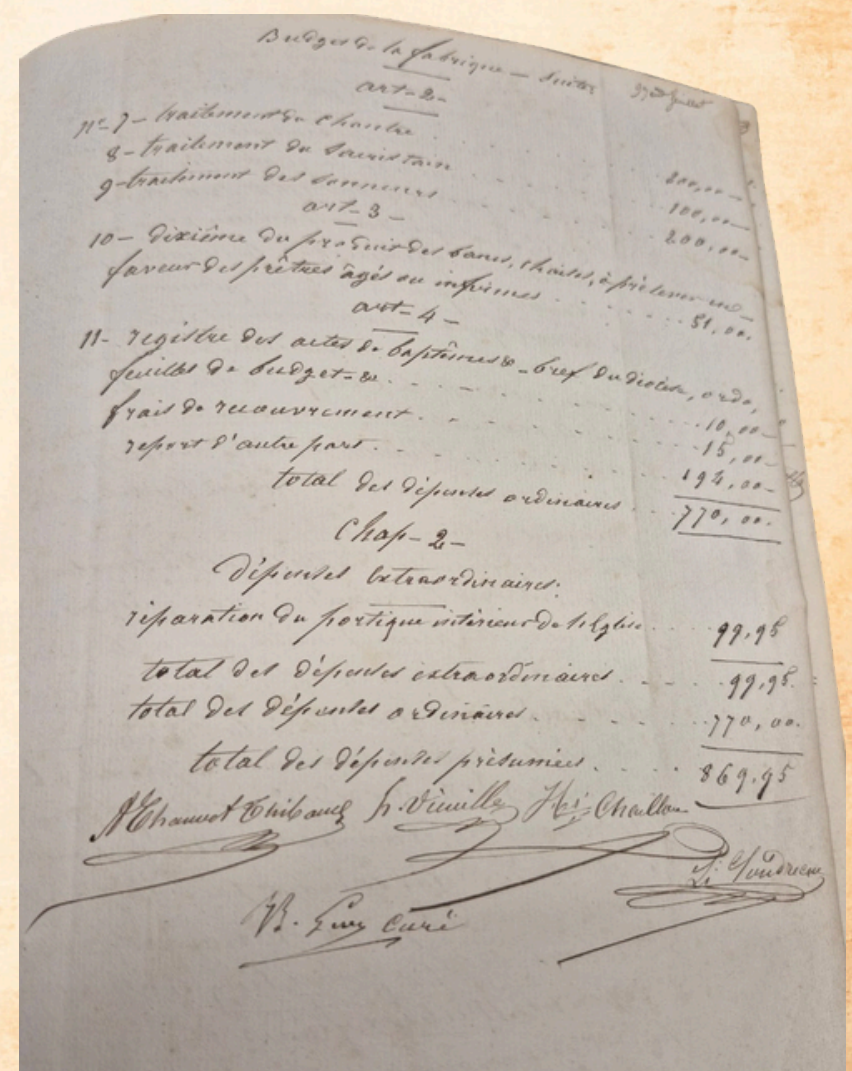
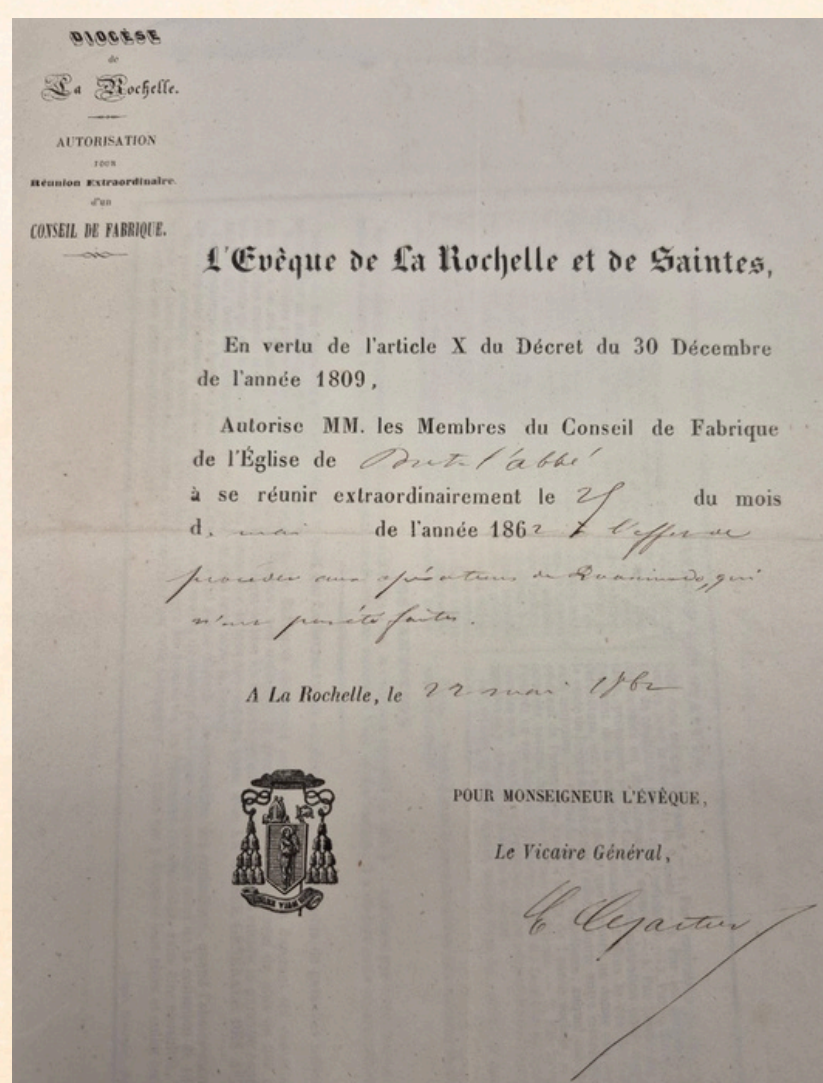
Pierres tombales de Rose Vieuille et Paul Drouillard

Administration du culte et des biens de l'Église

Avant même le rattachement, la paroisse de Saint-Michel possédait sa fabrique, institution qui gérât les revenus et dépenses liés au culte. Elle se composait du curé, du maire et de quelques notables élus parmi les paroissiens. Leur mission était d'entretenir l'église, le presbytère et les objets du culte, en administrant avec sagesse les deniers du village.

En 1809, par décret, cette fabrique fut confirmée dans ses prérogatives, mais sa tâche devint plus ardue lorsque le presbytère fut vendu et l'église endommagée. Malgré les efforts des habitants, la ruine du sanctuaire força la dispersion de ses pierres, employées ensuite à Pont l'Abbé.

Il fallut attendre 1905 pour que l'institution disparût, avec la séparation de l'Église et de l'État. Mais dans la mémoire des familles, les archives rappellent encore les noms de ces administrateurs garants de la vie spirituelle de leur petite communauté.



La fabrique - Archives du Diocèse

Les Moulins de Saint-Michel de l'Annuel : Mémoire des vents et des eaux

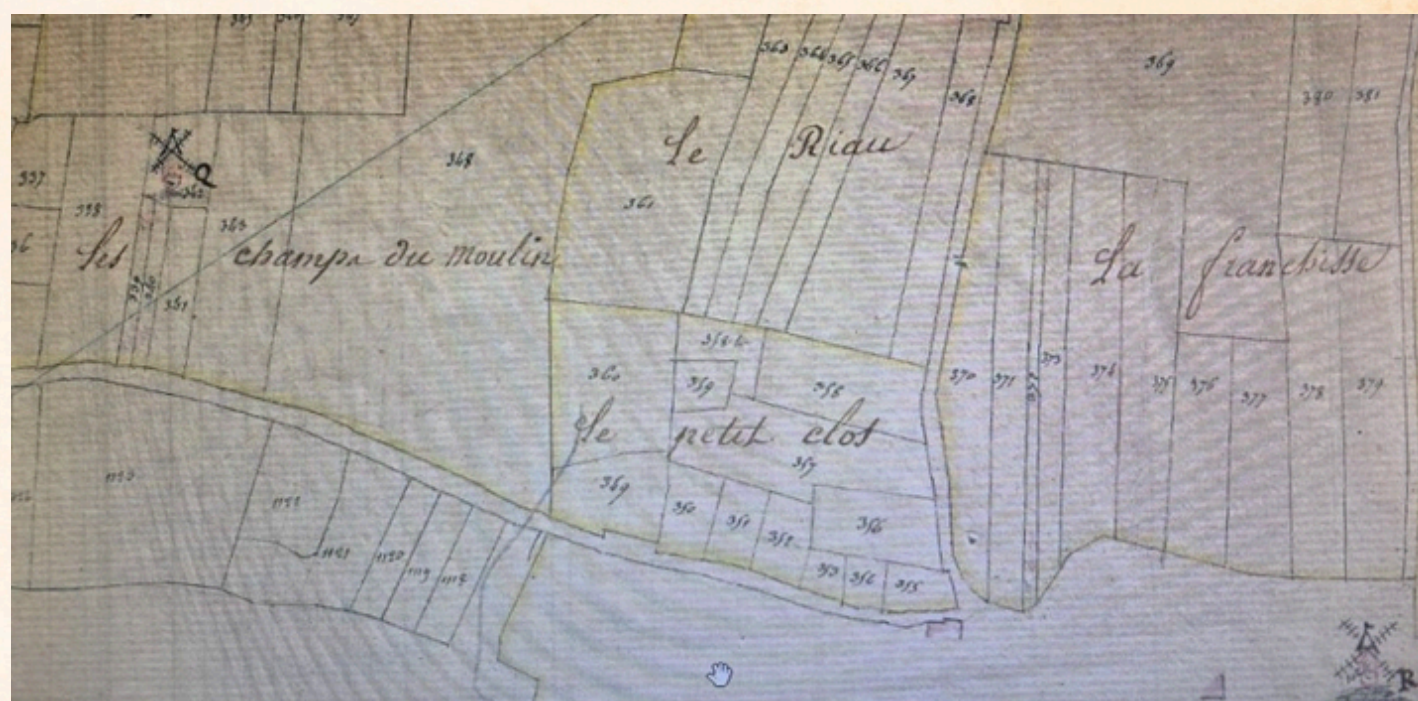
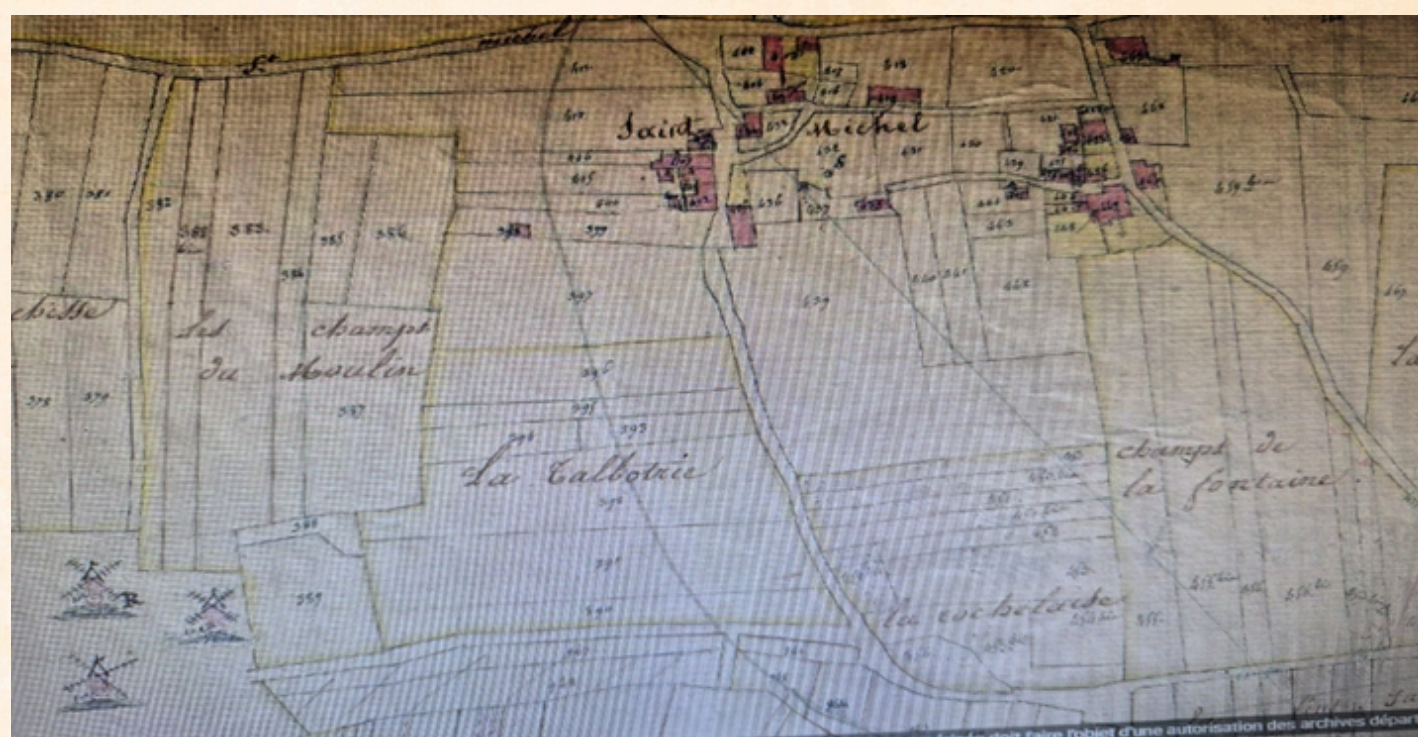
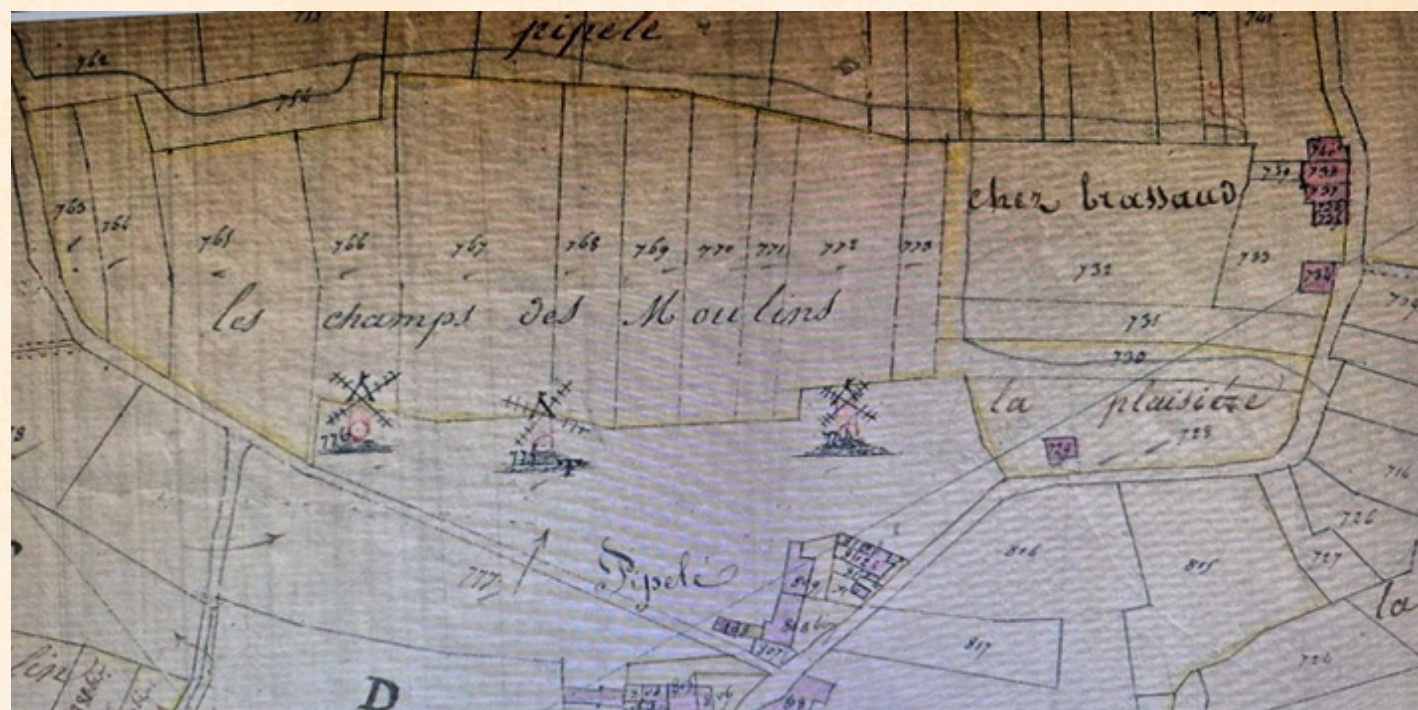
Les moulins à vents, souvenir de nos ailes

Sur les petites hauteurs de Saint-Michel de l'Annuel, le vent fut longtemps le plus fidèle compagnon des habitants. Les moulins à vent, dressés tels des sentinelles sur les coteaux, faisaient battre le cœur économique du village. À Paluaud, trois moulins s'élevaient jadis, se partageant la brise généreuse qui descendait des landes. Un seul, aujourd'hui, demeure debout, silhouette solitaire qui évoque, à qui sait voir, l'ardeur de ses compagnons disparus. Plus loin, sur le chemin de Pipelé, deux autres moulins veillaient sur les cultures, recevant chaque semaine les sacs de grains portés par des paysans patients et robustes. Un autre encore, dit du Champ du Moulin, dominait la route des Guilloteaux, et sa simple appellation continue d'imprimer sa mémoire dans le paysage.

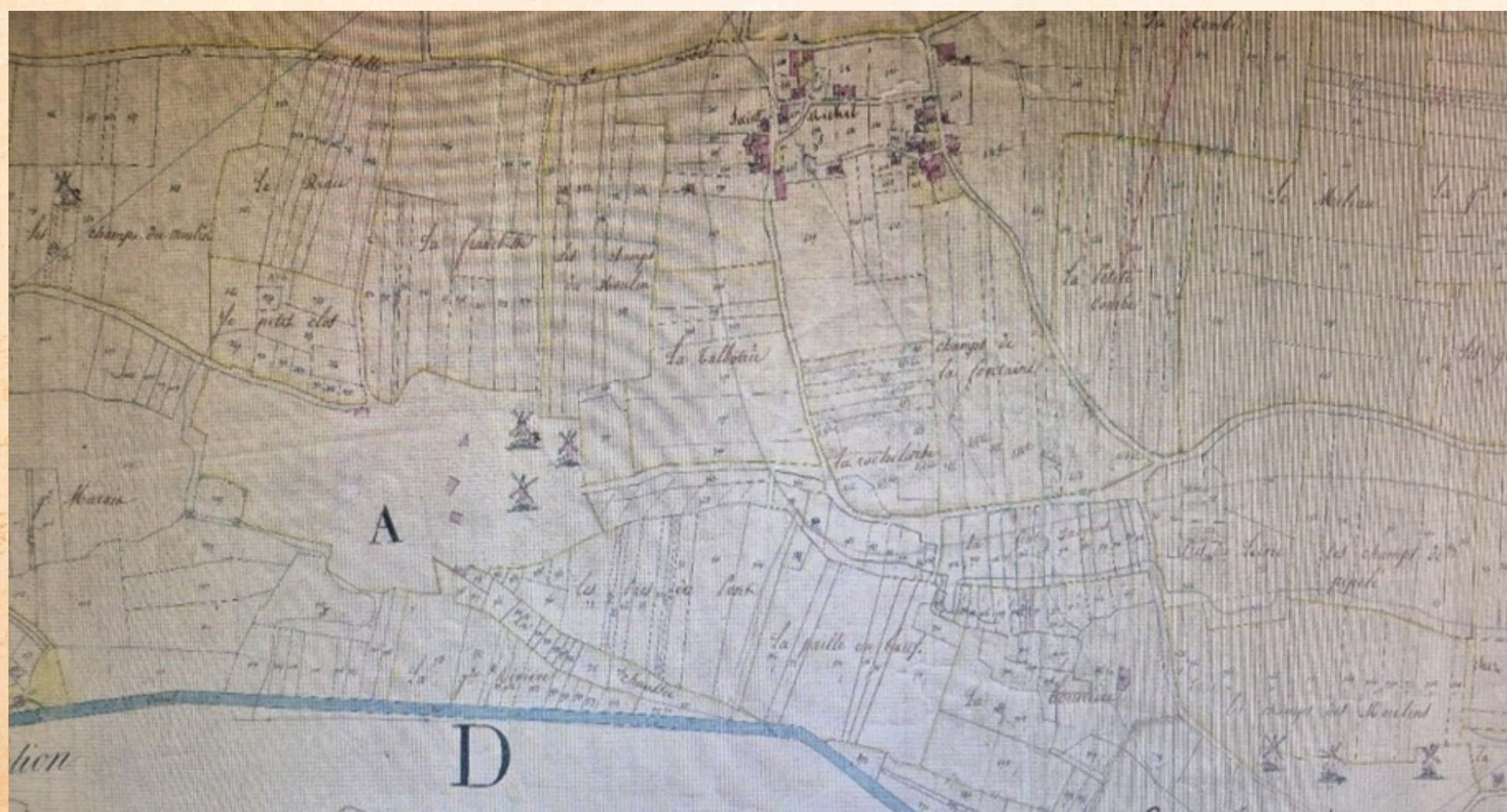
Ces moulins ne furent pas de simples machines : ils étaient des lieux de rencontre, de palabres, parfois de querelles. Le meunier, souvent accusé de garder pour lui une poignée de farine, n'en restait pas moins indispensable. Car c'est dans le cri des ailes de toile que le village retrouvait son pain quotidien.

La nuit, lorsque le vent soufflait avec force, les habitants croyaient entendre dans le grincement du bois des voix mystérieuses, comme si les moulins conversaient entre eux dans la langue des vents. Ainsi naquirent des contes où l'on prêtait au meunier une science occulte, l'art secret de commander aux souffles invisibles.

Aujourd'hui, le temps a réduit ces géants ailés à quelques ruines de pierre, envahies de ronces et de silence. Mais leurs vestiges, encore visibles, rappellent qu'ils furent autrefois les poumons du village, transformant l'or des champs en farine blanche, et inscrivant dans la mémoire des lieux la danse immémoriale des vents.



Moulins de Pipelé, Paluaud, et celui entre Paluaud et les Guilloteaux

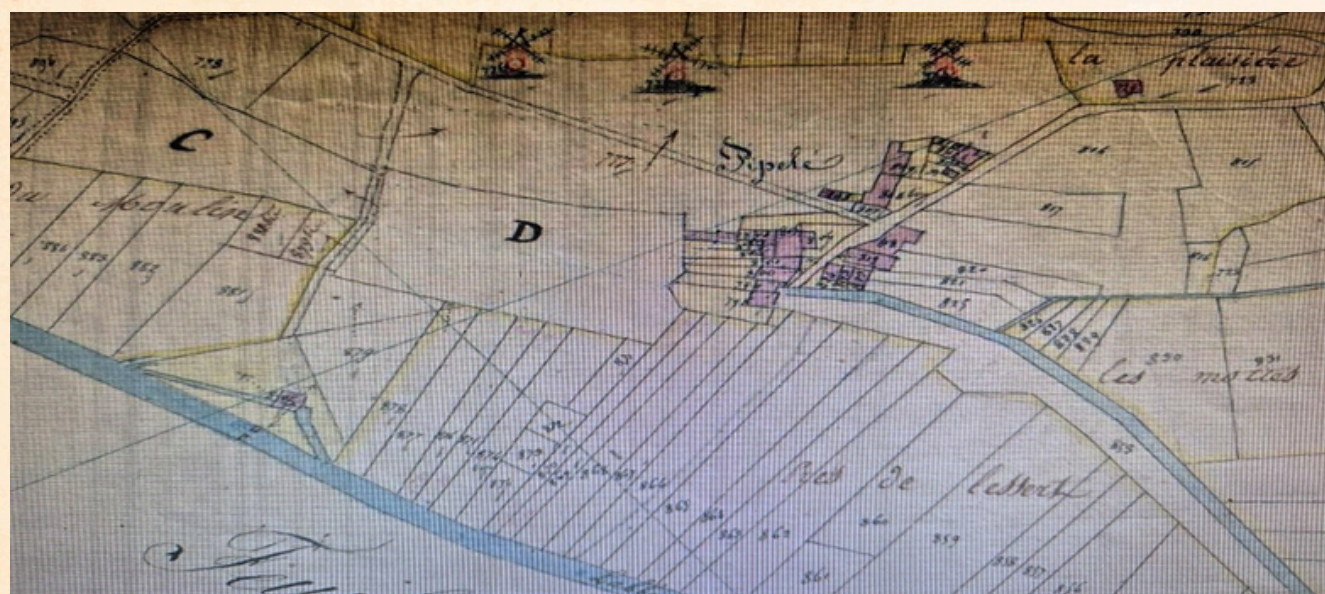
Saint-Michel de l'Annuel
et ses 7 moulins à vent - 1831.

Les moulins à eaux, échos des ruisseaux

Si les légers coteaux donnaient leurs forces au vent, les vallons de Saint-Michel de l'Annuel confiaient leur puissance à l'eau. Les moulins à eau, moulin à foulon nichés près des ruisseaux, furent tout aussi essentiels que leurs homologues aériens.

À Pipelé, le moulin, alimenté par un cours discret, faisait tourner sa roue avec une régularité apaisante. Plus tard, ce même lieu connut une destinée singulière : il devint une usine électrique, révélant comment la vieille mécanique de bois et de pierre sut s'adapter aux besoins modernes. À Gissoteau, un autre moulin, assis dans son vallon verdoyant, devint plus tard le moulin des Rochers, attestant de cette mutation constante entre tradition et renouveau.

Les moulins à eau ne se contentaient pas de broyer le grain : ils étaient des pôles d'activité, où l'on réglait parfois des affaires de voisinage, où l'on scellait des ententes, et où les familles se croisaient au détour d'un sentier.



Moulin à eau, à foulon de Pipelé et le moulin de Gissoteau

Le canal de l'Arnoult

Tout proche de Saint-Michel de l'Annuel serpente le Canal de l'Arnoult, ouvrage tranquille mais précieux, dont les eaux fertilisent les terres riveraines.

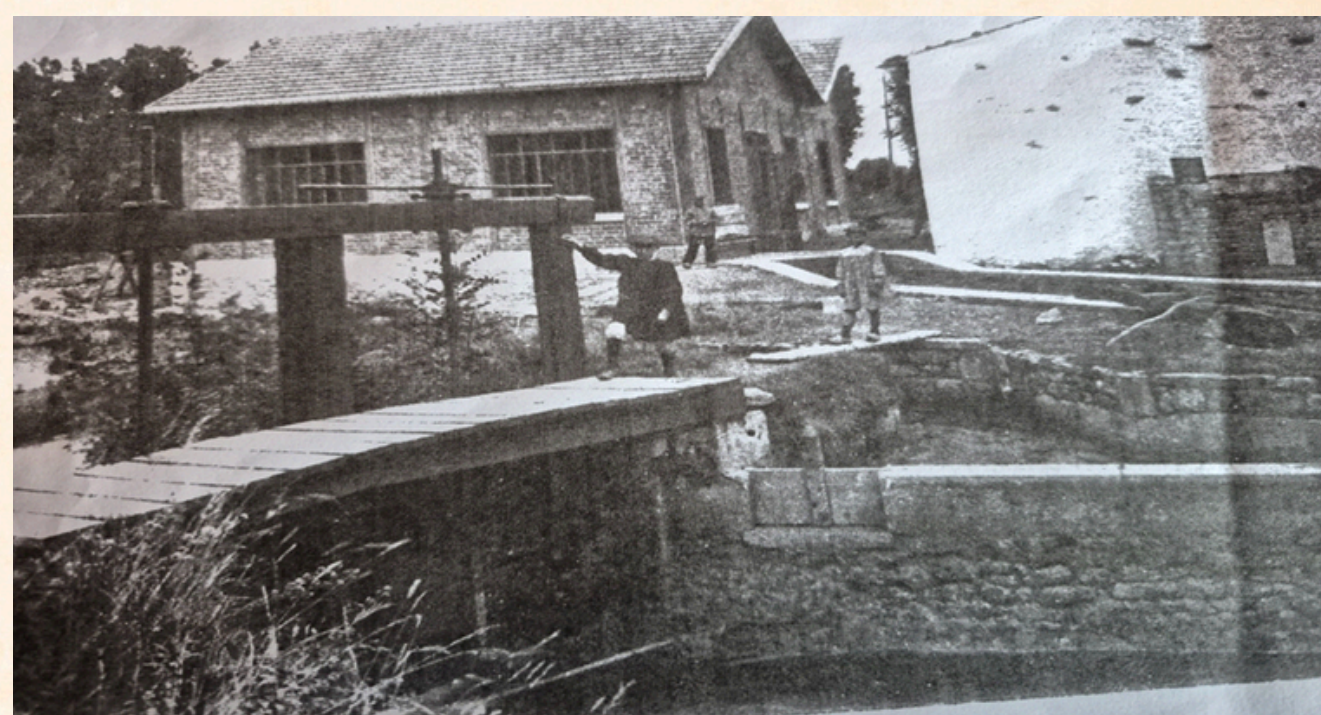


Déjà, les cultivateurs en tirent grand profit : les sols humides nourrissent légumes et céréales, et l'on y cultivera bientôt les fameuses mojhettes. En 1812, sous l'administration du maire Pierre François Corbinaud, l'Arnoult fut canalisée. Elle naît près de Saintes, à Rétaud, et s'en va se jeter dans le canal Charente-Seudre. Ce cours d'eau n'offre pas seulement des terres fertiles : il actionne aussi moulins à eau et à foulon, indispensables au travail de la laine et du blé. Il est, pour notre contrée, une source de richesse agricole et artisanale, un lien discret mais vital entre la nature et l'industrie à naître.

Ils représentaient la maîtrise des hommes sur les forces de la nature, le savoir-faire patient qui domptait la fluidité des ruisseaux pour la mettre au service de la communauté.

Lorsque le meunier, ouvrant ou fermant les vannes, modulait le débit de l'eau, il faisait chanter la roue comme une lyre rustique. Ce chant, grave et régulier, fut le bruit de fond de générations entières.

Aujourd'hui, ces moulins ont perdu leur voix, mais leurs pierres demeurent, figées dans le silence des vallons. Elles rappellent que l'eau, comme le vent, donna autrefois à l'Annuel la force de nourrir ses foyers. Et qu'au fond des campagnes, chaque murmure de ruisseau semble encore porter l'écho de ces roues disparues.



Moulin à eau de Pipelé transformé en usine électrique

Les métiers du village

Le village de Saint-Michel de l'Annuel, bien que modeste, grouillait d'activités. On y trouvait des cultivateurs à bras ou à bœufs, des meuniers et fariniers, des vignerons, charpentiers, forgerons, cardeurs et sergers, des tonneliers, maréchaux-ferrants, voiturier, journaliers et domestiques.

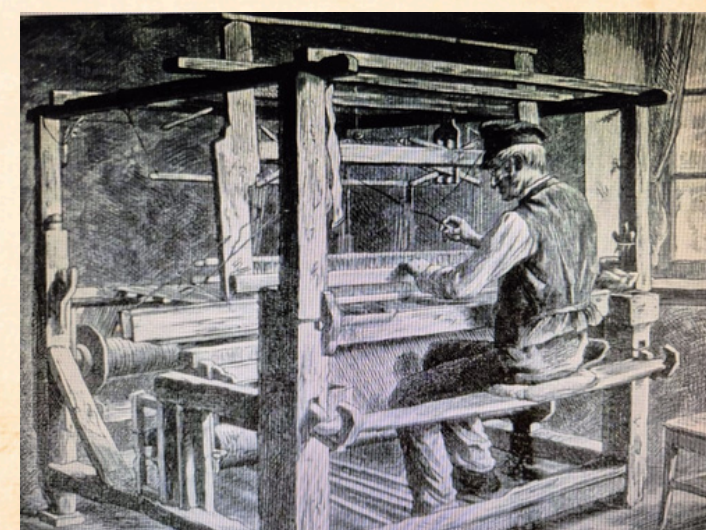
Les registres et signatures nous livrent les patronymes qui marquèrent le terroir : Vieuille, Hermand, Bouquet, Gilardeau, Brassaud, Chaillou, Demonsay, Combaud, Larget, Querre... Familles modestes pour la plupart, mais industrieuses, vivant du fruit de leurs terres et de leurs mains.

Le blé fournissait le pain quotidien, la vigne donnait le vin des repas, la laine des moutons se faisait fil puis étoffe. Le bois, cueilli dans les taillis, chauffait les foyers, et le sel de Brouage, par le commerce, assurait la conservation des viandes.

Ainsi, au prix d'un rude labeur, Saint-Michel de l'Annuel assurait la subsistance de ses enfants. Et si le temps a dissipé ses pierres et ses murailles, il demeure, dans le cœur de ses descendants, la mémoire d'un village laborieux et fidèle à ses racines.



Le cardeur démêlait la laine



Le serger tissait la laine

La vie quotidienne à Saint-Michel & ses habitants

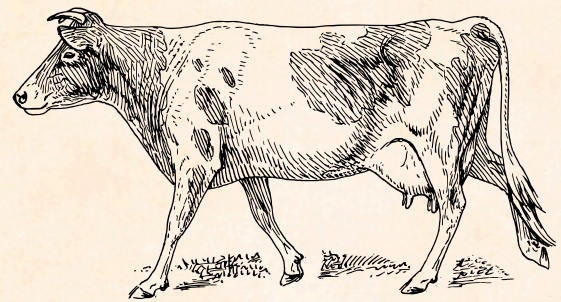
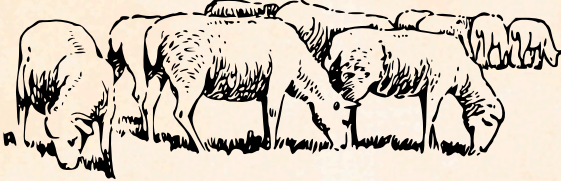
Les villageois

Les habitants, quoique modestes, pouvaient subvenir à leurs besoins grâce à l'ingéniosité et à la solidarité. Le blé, transformé en pain, constituait l'aliment principal. La vigne donnait vin pour les repas et réjouissances. Quelques vergers offraient pommes et poires, et les potagers produisaient légumes variés.



Les moutons fournissaient laine et viande ; les vaches, lait et fromage. Le bois abondait pour chauffer les foyers, et le sel de Brouage, porté par le commerce, permettait la conservation des aliments. Les moissons, souvent menées en commun, s'achevaient dans la joie de repas collectifs, véritables fêtes rurales où l'on célébrait la fin des travaux.

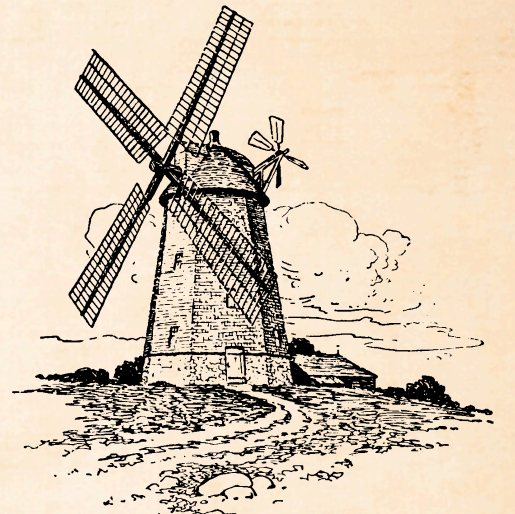
Ainsi, la vie s'écoulait au rythme des saisons, dure mais équilibrée, chaque famille trouvant dans ses terres et son travail les moyens de survivre, sinon de prospérer.



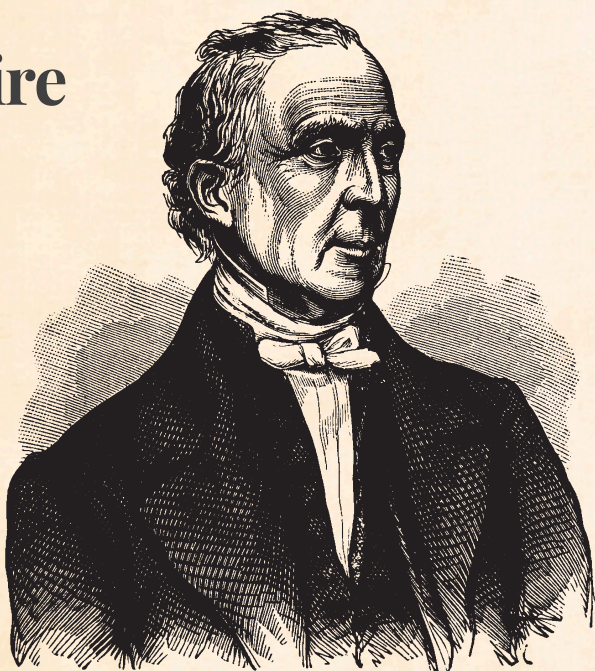
Les villages

En cette année de grâce, la commune de Saint-Michel de l'Annuel s'étend avec une certaine noblesse sur nos territoire, embrassant en son sein plusieurs villages et hameaux dont les noms résonnent avec l'histoire et la mémoire des anciens : Paluau, Pipel, La Segunière, Liauze, La Plaisière, La Coutelière, La Piaisière, La Bourrière, Le Brassaud — que l'on nomme encore parfois Chez Brassaud ou Bois-Brassaud — et enfin les Guilloteaux. Il est à noter que parmi ces diverses localités, La Coutelière, Paluau, La Segunière et Pipel se distinguent par le nombre d'habitations. Les autres, en revanche, paraissent à peine ébauchés, tels La Bourrière ou La Plaisière où l'on ne compte qu'une seule maisonnée, ou encore aux Brassauds, à Liauze, la Piaisière et les Guilloteaux, où les propriétés se font rares.

Ces villages, chacun à leur manière, témoignent de la diversité et de la modestie des habitations sur notre commune. La vie y suit son cours tranquille, rythmée par les saisons et les travaux des champs, et l'on y retrouve encore l'empreinte des familles anciennes, attachées à leur terre et à leurs traditions.



Le maire



Le maire, en 1825, lors du rattachement de la commune était le notable Pierre Vieille. Le premier édile de Saint-Michel était à la tête d'une petite commune qui comptait 224 habitants.

Image d'illustration - Aucun portrait n'a été retrouvé dans les archives

P. Vieille maire

Signature de Pierre Vieille - Maire

Les descendants

Des descendants de certains habitants de Saint-Michel de L'Annuel, au moment du rattachement de leur village à Pont l'Abbé, vivent toujours à Saint-Michel en 2025.

Antoine Demonsay et Pierre Chaillou, tous deux nés à Saint-Michel de L'Annuel, sont les seuls enfants du pays connus.

Toutefois, à la lecture de cette brève et de ces Chroniques du pays de l'Arnoult, certains lecteurs viendront peut-être compléter l'arbre généalogique du village.



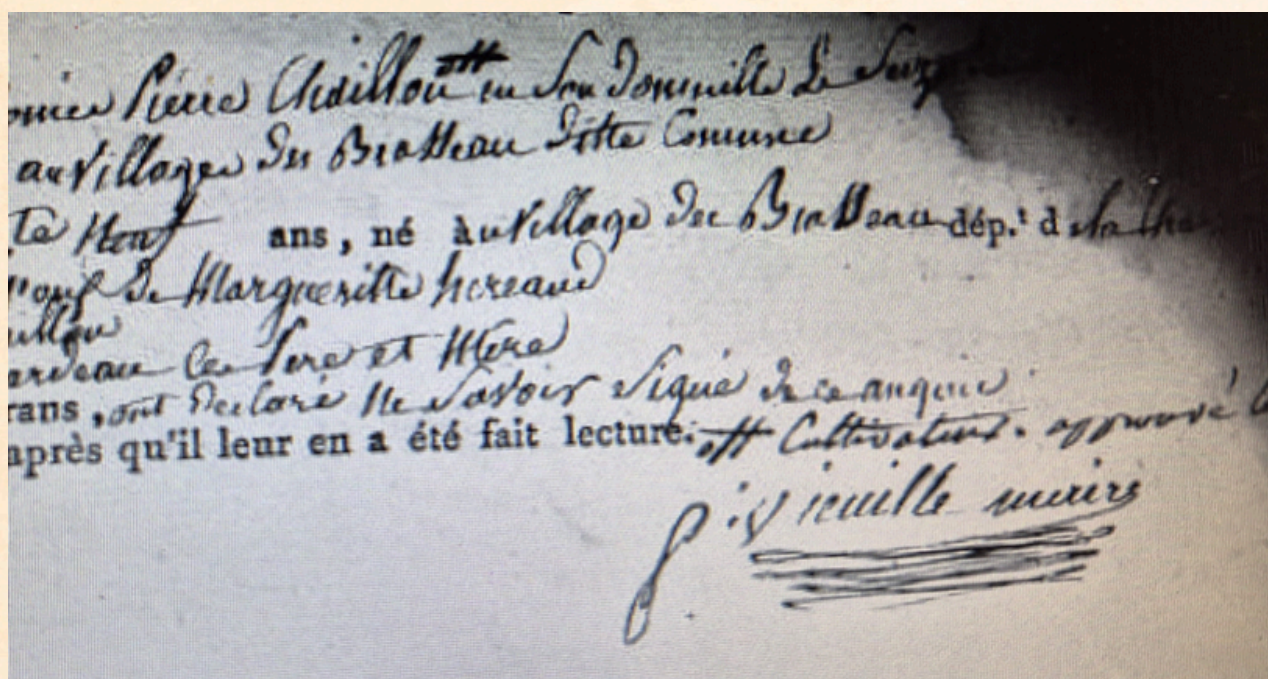
Le Rattachement

La volonté des habitants exaucée par Sa Majesté

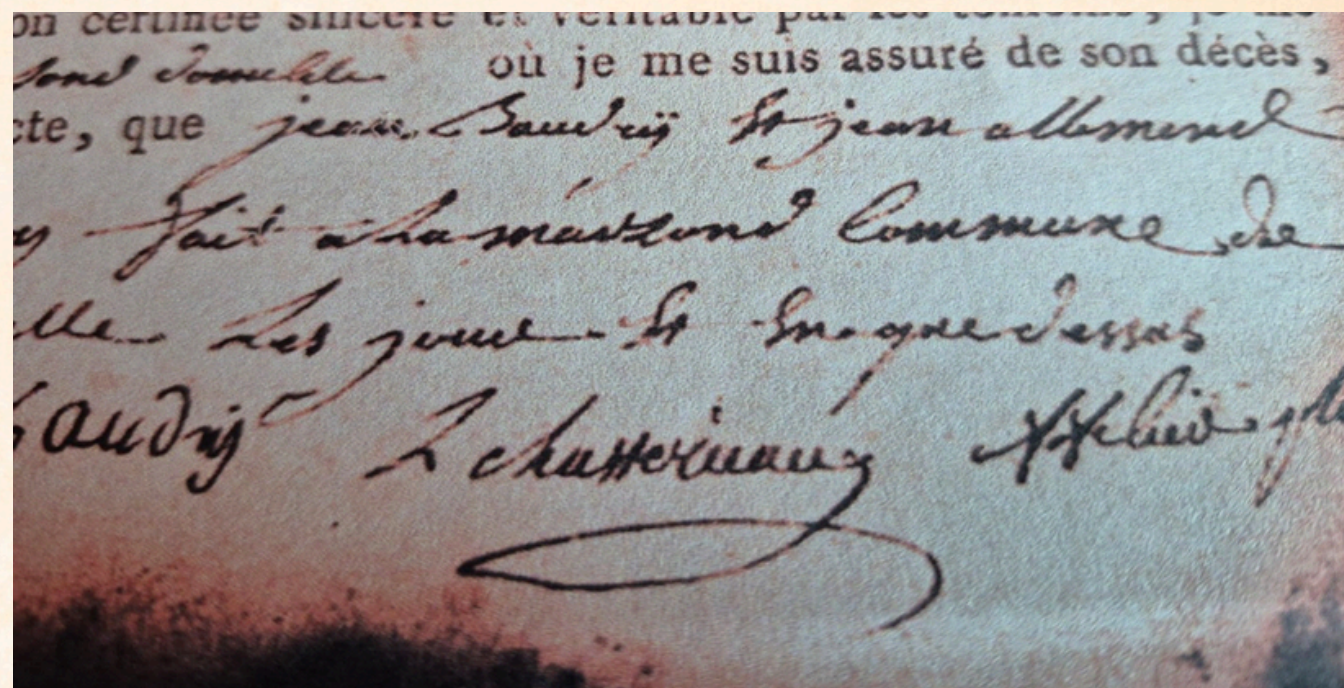
En ce 13 novembre de l'an de grâce 1825, sous le règne auguste de Charles X, fut signé l'ordonnance qui rattacha Saint-Michel de l'Annuel et La Chaume à Pont l'Abbé.

De telles unions s'opéraient alors dans tout le royaume, et la Saintonge ne fit point exception. Les habitants de Saint-Michel, consultés par leur maire Pierre Vieuille, exprimèrent le souhait d'être unis à Pont l'Abbé plutôt qu'à Saint-Sulpice. Leur voix fut entendue, et l'ordonnance royale vint consacrer leur désir.

Dès lors, Saint-Michel perdit son autonomie municipale, mais gagna la protection d'un bourg plus vaste. Les registres d'état civil témoignent encore de cette transition : aux signatures des Vieuille, Chasseriau, Brassaud et Larget s'ajoutèrent bientôt celles des notables de Pont l'Abbé, marquant la fusion des destins.



Document officiel signé par le maire Pierre Vieuille



Signature de Louis Chasseriau Officier Public

Saint-Michel en 2025

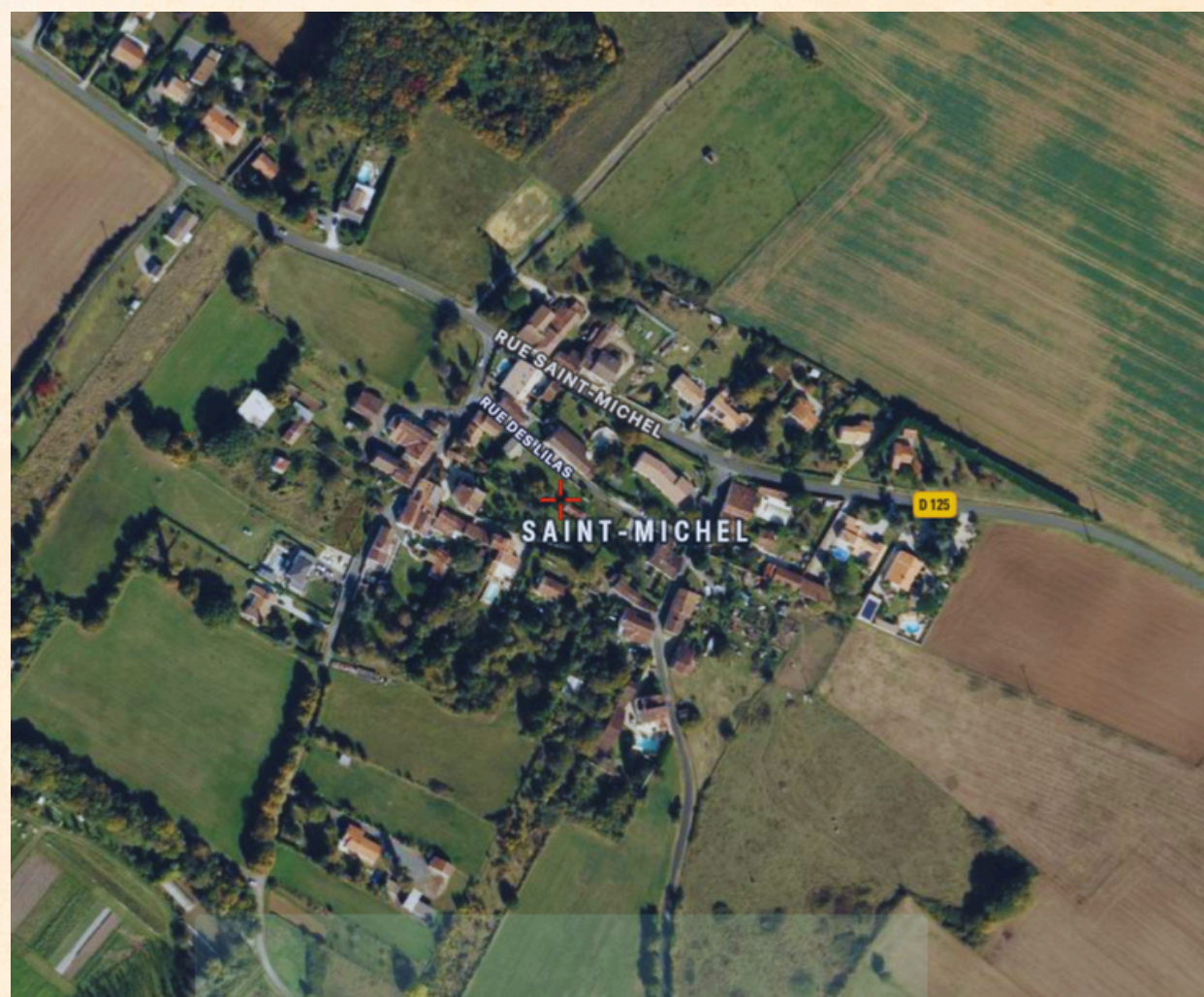
À deux kilomètres à peine de Pont l'Abbé d'Arnoult, le village de Saint-Michel, jadis paroisse indépendante, vit encore dans la mémoire locale par son église disparue, son ancien presbytère et les traces de ses moulins. Au début du XIX^e siècle, Saint-Michel et le hameau voisin de La Chaume furent réunis à Pont l'Abbé par ordonnance royale de Charles X en date du 13 novembre 1825, scellant la fin de leur autonomie communale.

Cartographie d'aujourd'hui

Deux siècles plus tard, Saint-Michel fait partie des villages rattachés à Pont l'Abbé d'Arnoult, désormais situé en Charente-Maritime (et non plus en Charente-Inférieure comme autrefois).

Le village, sans renier ses racines, s'est transformé : la population a augmenté, des constructions neuves sont venues s'ajouter aux maisons anciennes, souvent restaurées avec soin, conférant au lieu une physionomie mêlant héritage et modernité.

Dans les mottes qui bordent l'Arnoult, du côté de Saint-Michel ou de Pipelé, on ne trouve plus guère de cultures maraîchères. Les moijhettes, autrefois emblématiques, ont peu à peu laissé place à des peupleraies. Mais les céréales demeurent maîtresses des terres, comme elles l'étaient déjà au siècle passé. L'élevage traditionnel, autrefois source essentielle de subsistance, a quasiment disparu. Pourtant, en parcourant les chemins de Saint-Michel, La Bourrière, Liauze, il n'est pas rare d'apercevoir encore quelques moutons, vaches, ânes ou chevaux qui paissent paisiblement, rappelant, par leur seule présence, la vocation agricole d'antan.



Les vestiges visibles aujourd'hui

Ruines et témoins muets du passé

Bien des édifices de Saint-Michel de l'Annuel ont disparu corps et biens ; cependant, l'observateur attentif découvre encore quelques traces émouvantes de ce passé effacé. Ainsi, un seul moulin à vent se dresse encore à Paluaud, rappelant qu'ils furent trois en ce lieu. Deux subsistent en partie à Pipelé, tandis qu'un autre, dit du Champ du Moulin, se trouve sur la route menant aux Guilloteaux. Le moulin à eau de Pipelé, quant à lui, fut transformé en usine électrique, et celui de Gissoteau devint plus tard le moulin des Rochers.

Çà et là, quelques puits de pierre subsistent à Saint-Michel, Paluaud, La Seguinère ou Liauze, témoins de l'ingéniosité des habitants. Des fours, plus difficiles à situer, réchauffaient autrefois les foyers. Deux calvaires, dont l'un encore visible près du chemin de Pipelé, rappellent la piété de la paroisse.

Enfin, deux pierres tombales mises au jour pourraient provenir de l'ancien cimetière. Sur l'une, figurant un petit moulin sculpté, on devine les lettres : ICI REPOSE LE CORPS DE JACQUE CH... 70 ANS... ; souvenir probable d'un meunier, dont la pierre, bien que mutilée, perpétue la mémoire.



Pierres tombales présumées d'un meunier



Moulin de Paluaud



Moulin du Champ du Moulin (entre Paluaud et les Guilloteaux)



Moulins de Pipelé



Puits à Paluaud



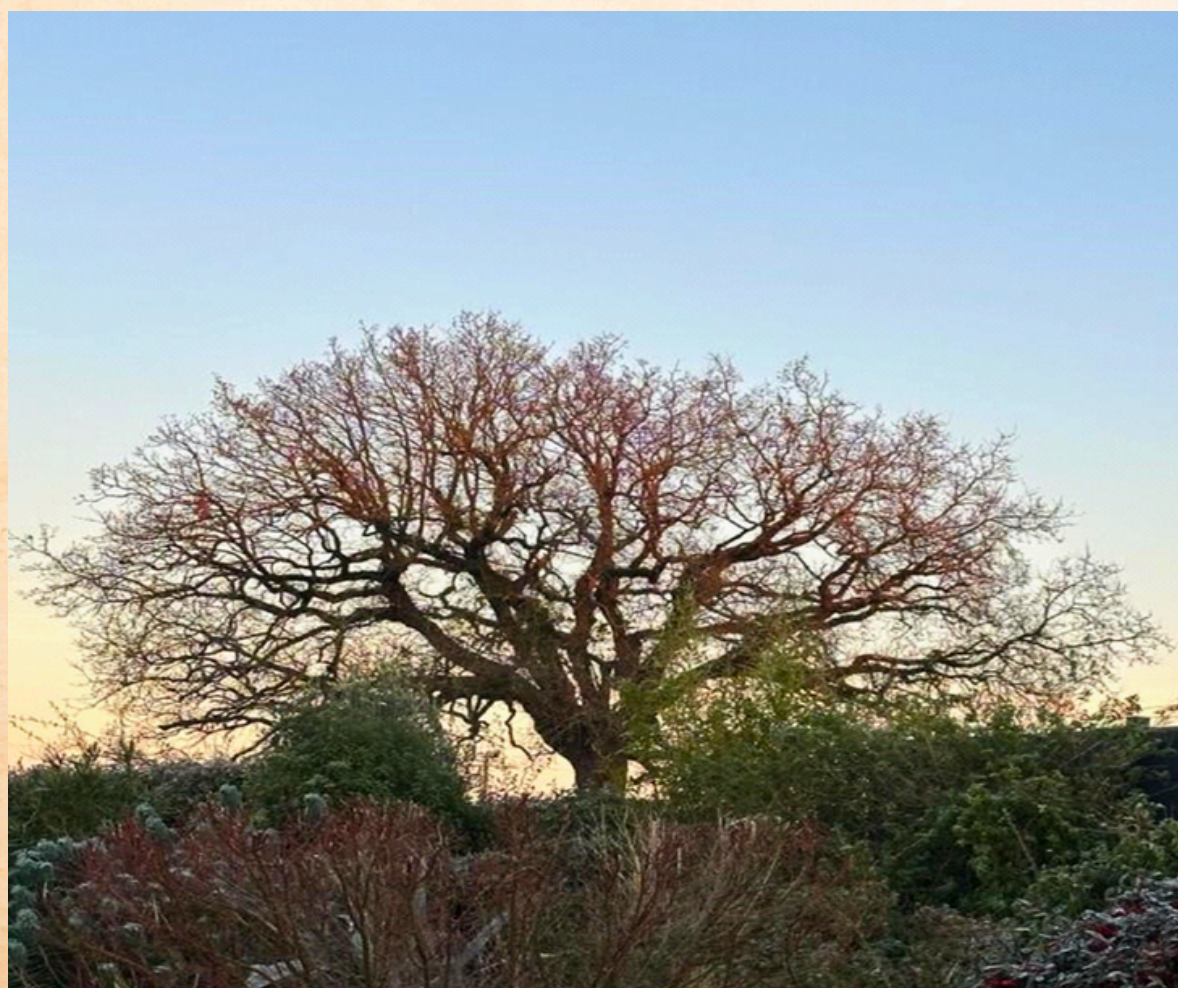
Puits à La Piasière



Puits à Liauze



Calvaire à Saint-Michel



Et puis, dominant encore le village, se dresse un magnifique chêne séculaire. S'il pouvait parler, nul doute qu'il raconterait l'histoire de Saint-Michel de l'Annuel mieux que toutes nos chroniques.

LA CHAUME

Au fil des rives de l'Arnoult, les villages se racontent. Leurs pierres portent la mémoire des siècles, leurs champs gardent l'empreinte des moissons, et leurs habitants transmettent, de bouche en bouche, récits, anecdotes et légendes. En ces pages, c'est l'âme de La Chaume et de ses alentours qui ressurgit, entre églises disparues, châteaux remaniés, commanderies oubliées et villages rattachés. Une invitation à parcourir les traces d'un pays ancien, qui fut à la fois paroisse, commune, et aujourd'hui mémoire.



L'année 1825 marque pour notre contrée un changement notoire : par ordonnance royale en date du 13 novembre, le village de La Chaume, ainsi que Saint-Michel de l'Annuel, sont réunis à celui de Pont l'Abbé. Cette décision consacre la fin d'une commune qui comptait encore, en 1821, deux cent trente-cinq habitants et trente-trois feux.

Mais au-delà de cet acte administratif, La Chaume demeure riche de souvenirs : son antique église dédiée à Sainte Marie-Madeleine, aujourd'hui ruinée ; sa commanderie de l'ordre de Saint Antoine, réduite à une humble chapelle ; son château ceint de fossés et de murailles ; ses halles où se tenaient foires et marchés renommés.

Evoquons ensemble la vie de ce village attaché aux rives de l'Arnoult : ses monuments, ses artisans, ses traditions, et les anecdotes qui lui donnent couleur et saveur. Témoignage d'un passé qui, sans cela, se perdrait dans l'oubli.

13 novembre 1825

Une commune de seulement 35 ans, rattachée à sa voisine

Lorsque souffla le grand vent de la Révolution, chaque paroisse eut l'honneur d'être érigée en commune. La Chaume, modeste bourg rural posé sur les bords de l'Arnoult, ne fit pas exception : en 1790, elle reçut maire, conseil et autonomie. Ses premiers magistrats administrèrent avec gravité ce petit territoire de laboureurs et de vigneron. Pourtant, cette indépendance fut de courte durée. La proximité de Pont l'Abbé, bourg commerçant plus important, se faisait sentir à chaque instant : les marchés, les foires, la justice et les échanges se concentraient déjà là. À mesure que les années passaient, il devint évident que La Chaume, forte d'à peine deux cent trente-cinq âmes en 1821, n'avait ni les moyens financiers ni l'envergure pour subsister seule. Le personnage décisif fut Pierre François Corbinaud maire de Pont l'Abbé dès 1811. En 1816, il accepta aussi la charge de maire de La Chaume, gouvernant ainsi les deux communautés d'une seule main pendant près de dix années. Cette union de fait préfigurait le destin qui se dessinait : les deux paroisses n'en formeraient bientôt plus qu'une. Le 19 juillet 1825, le conseil de préfecture entérina le rattachement de La Chaume et de Saint-Michel de l'Annuel à Pont l'Abbé. Quelques mois plus tard, l'ordonnance royale du 13 novembre 1825 donna force légale à cette décision. Ce rattachement ne fut point une disparition mais plutôt une nécessité administrative, inscrite dans le mouvement du temps : regrouper, rationaliser, centraliser.

Aujourd'hui encore, le souvenir de La Chaume subsiste dans les pierres de son ancienne église, dans les vestiges de ses moulins et jusque dans les récits transmis par les familles. Son nom, effacé des registres administratifs, demeure vivant dans la mémoire des lieux.

Les halles, foires et marchés de La Chaume

Un bourg animé au cœur de la Saintonge

Autrefois, en plein centre du village, entre l'actuelle rue Jules Favre et l'avenue René Caillé, s'élevaient les halles de La Chaume. Lieu de rassemblement et de négoce, elles donnaient vie au bourg tout entier. À proximité immédiate, un vaste champ de foire s'ouvrait sur la rue René Caillé : c'est là que paysans, éleveurs, marchands et badauds se pressaient aux grandes dates de l'année.

Un acte daté du 6 mai 1868, accompagné d'un plan précis, atteste encore de l'emplacement de ces espaces marchands. Mais les souvenirs les plus vivants demeurent dans la mémoire des habitants et dans quelques récits transmis par la presse.

Des foires réputées

Il fut un temps où La Chaume célébrait la foire de la Saint-Antoine, chaque 17 janvier. Cependant, dès 1809, seules deux foires subsistaient : celles du troisième lundi de juillet et de novembre. Malgré cette réduction, elles demeuraient renommées.

Le journal La Croix du 17 juillet 1899 nous en offre un tableau saisissant :

« La foire de juillet, qui se tient à La Chaume près de Pont l'Abbé, fut cette année encore fort mouvementée malgré la chaleur accablante. Les bœufs gras, ainsi que ceux dits en bon état, atteignirent des prix élevés. La foire conserve aussi sa réputation pour la vente de la laine en rame, qui s'échange jusqu'à 3 francs 50 le kilo. »

Ces quelques lignes suffisent à restituer l'importance de ces rendez-vous : ils attiraient non seulement les habitants du cru, mais aussi des négociants venus de loin.

Un patrimoine disparu

Les halles de bois, théâtre de tant d'échanges, furent finalement détruites en 1918 par le menuisier Bonnet. Aujourd'hui, il ne reste plus que les récits et quelques rares vestiges. Mais pour ceux qui vécurent ces foires et marchés, le souvenir demeure celui d'un village vivant, bruissant des cris des marchands, des sabots frappant les pavés, et des rires qui accompagnaient chaque transaction.



Les métiers et artisans du village

La Chaume n'était pas qu'un lieu de passage : c'était un véritable petit centre économique. Outre les fermiers et cultivateurs exploitant les terres fertiles de l'Arnoult, on y trouvait une impressionnante diversité d'artisans et de petits métiers.

Forgerons et charrons façonnaient outils et charrettes ; un charpentier, un cordonnier et bourrelier assuraient les besoins domestiques.

Le commerce vivait grâce à des épiciers, un boucher, un charcutier établi près du lavoir, des marchands de bois et un charretier.

Les métiers liés au textile étaient nombreux : couturières, tailleuses, lingères, cardeuses, matelassières, tisserands — dont le renommé Berthomé. Sans oublier les pailleuses de chaises, les bonnetières et même des cuisinières. Dans ce monde rural, les jeunes filles trouvaient place comme domestiques, filles de chambre ou lingères.

Ces professions apparaissent noir sur blanc dans le Registre Général de la Confrérie du Rosaire de l'église paroissiale de Pont l'Abbé, daté de 1827, preuve de l'importance et de la variété de l'activité artisanale de La Chaume.



La Commanderie de l'Ordre de Saint Antoine à La Chaume

Un modeste édifice chargé d'histoire

A l'angle de la rue de la Foire et de la rue Port Paradis se dresse un humble bâtiment, presque oublié, qui conserve pourtant la mémoire d'un passé bien plus prestigieux. Jadis, là s'élevait la Commanderie de l'Ordre de Saint Antoine en Viennois, un refuge pour les malades et pèlerins, une demeure de charité au cœur du village. Le 24 mars 1751, le frère Borac, héritier du bénéfice de la chapelle, s'y transporta pour constater son état. Son rapport évoque avec précision une ancienne chapelle en ruines : porte ouverte sans serrure, charpente disparue, tuiles envolées, et des murs envahis de ronces et buissons. L'intérieur, couvert de débris, semblait avoir été abandonné depuis des décennies, livré aux éléments et à l'oubli.

Aujourd'hui, le bâtiment a retrouvé un toit et quelques murs solides, mais il ne sert plus qu'à entreposer quelques outils de jardin. Une petite porte, une niche dans le mur que l'on nomma longtemps « tabernacle », rappellent son rôle sacré. Une étoile à six branches, discrètement gravée à l'extérieur, témoigne encore de son origine religieuse.

Deux lucarnes et une cheminée ajoutée plus tard montrent comment l'édifice a été adapté à un usage domestique. L'ancienne porte d'entrée, large de près de deux mètres, évoque la grandeur passée d'un lieu qui ne dépasse plus aujourd'hui une vingtaine de mètres carrés.

Cette commanderie ne connut jamais une grande population. Deux moines seulement y résidaient, soumis aux barons de La Chaume, propriétaires des terres, et souvent en litige avec eux pour la possession des biens. Les archives conservent des actes sous le titre « Biens usurpés à la Commanderie », relatant les spoliations dont elle fut victime entre 1466 et 1655.



Extrait du cadastre napoléonien - 1831

Une empreinte durable dans le village

Bien que modeste, la commanderie laissa une marque durable. Le château voisin prit le nom de Saint Antoine de La Chaume, et une statue de l'ermite Saint Antoine s'élevait autrefois dans le parc du séminaire. Les pierres du bâtiment et la niche du tabernacle racontent encore l'histoire d'un lieu où des hommes se dévouèrent pour soulager la souffrance et accueillir le voyageur égaré.

Aujourd'hui, la commanderie n'est plus qu'un souvenir discret, mais pour celui qui sait lire les pierres, elle demeure un témoignage de la foi et de la charité qui animèrent La Chaume à travers les siècles.

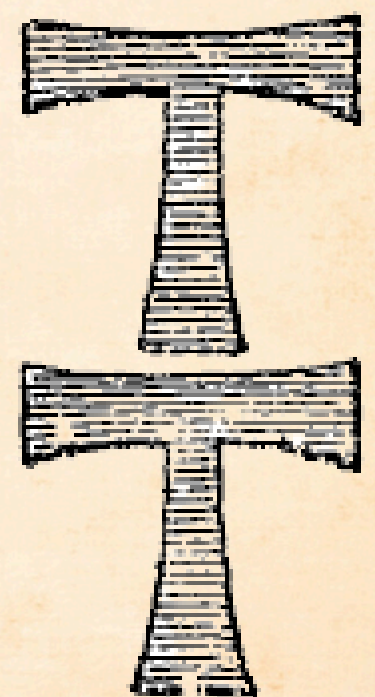
Les Antonins, gardiens des malades

L'Ordre de Saint Antoine fut fondé en 1095 par des laïcs pieux, voués à soigner le Mal des Ardents, maladie redoutable causée par l'ergot du seigle. Les Antonins possédaient un savoir rare et reconnu : lorsqu'un membre gangrenait, ils pratiquaient l'amputation, seule issue pour préserver la vie. Dès 1120, ils bâtirent des hôpitaux pour accueillir les « démembrés », et leur réputation de chirurgiens précautionneux traversa les siècles.

En 1297, le pape Boniface VIII érigea leur communauté en Ordre des Chanoines réguliers de Saint Antoine du Tau, suivant la règle de saint Augustin. Leur signe distinctif, le Tau azur sur le manteau de bure, les identifiait parmi les ordres religieux et hospitaliers de France.



Saint-Antoine - Gravure sur bois de 1450, Cabinet des Estampes de Munich



Tau de l'Ordre de Saint-Antoine

L'église & le cimetière de La Chaume, vestiges d'un passé religieux et paroissial

Au cœur du bourg, témoin silencieux du temps

Il fut un temps où les cloches de La Chaume rythmaient les jours des habitants, appelant au travail dans les champs et à la prière dans l'enceinte sacrée de l'église Sainte Marie-Madeleine. Édifice modeste mais noble, elle avait été fondée dès le XII^e siècle et donnée à l'abbaye de Saint-Romain de Blaye par Pierre, évêque de Saintes.

Aujourd'hui, le promeneur attentif ne verra plus de cette église que le mur sud, dressé comme un défi aux siècles, et quelques vestiges de pierres qui ont vu défiler générations et secrets. Le jardin de M. Favre recouvre l'ancienne nef et le cimetière jadis voué aux fidèles. La base arasée de l'abside se devine encore, témoin obstiné de prières anciennes et de processions oubliées.

Malgré les ravages du temps et de l'incurie révolutionnaire, le mur sud conserve un bel appareillage, avec pilier en corne de bœuf et fenêtre ébrasée. On distingue l'emplacement d'une chapelle latérale et une porte en plein cintre, ainsi que les neuf modillons sculptés encore visibles dans un bâtiment postérieur accolé. Chaque pierre raconte l'histoire d'un village qui sut, pendant des siècles, élever sa foi et son art.

Les fonts baptismaux et le bénitier, transportés au château de La Chaume, furent hélas dérobés ; une seule photographie témoigne aujourd'hui de leur existence. Mais à l'époque où ils servaient encore, chaque enfant de La Chaume y recevait son premier sacrement, marquant son entrée dans la communauté des fidèles.

Un presbytère et ses curés

L'église dépendait de l'abbaye de Saint-Romain de Blaye, qui nommait le curé, appelé « prieur », chargé d'enseigner la doctrine et de célébrer les offices. Entre 1604 et 1789, une lignée de curés-prieurs, de Saindriat Pierre à Rasteau, veilla sur le village. On se souvient encore du dernier mariage célébré dans l'église en mars 1787, celui de Marie Chenereau et Jean Lassalle, tous deux natifs de La Chaume. Ceux venus d'autres paroisses étaient alors considérés comme étrangers, rappelant combien le village était attaché à ses racines.

La paroisse de La Chaume fut servie par une lignée de curés-prieurs dont la mémoire demeure gravée dans les registres :

- 1604 : Pierre Saindriat
- J.B. Surin
- Simon Gobeau
- de Verdelin
- d'Arby
- F. Boybellaud
- J.L.A Teyssandier
- Grollier (curé de Pont l'Abbé, gère La Chaume)
- Huon (gère La Chaume)
- Bussac
- le chanoine Pineau
- Rasteau, jusqu'en 1789

Ces hommes, fidèles à leur vocation, assuraient les offices, bénissaient les unions et transmettaient la foi dans un village où l'école manquait encore et où l'église était le centre de la vie sociale.



Vestiges de l'église Sainte Marie-Madeleine

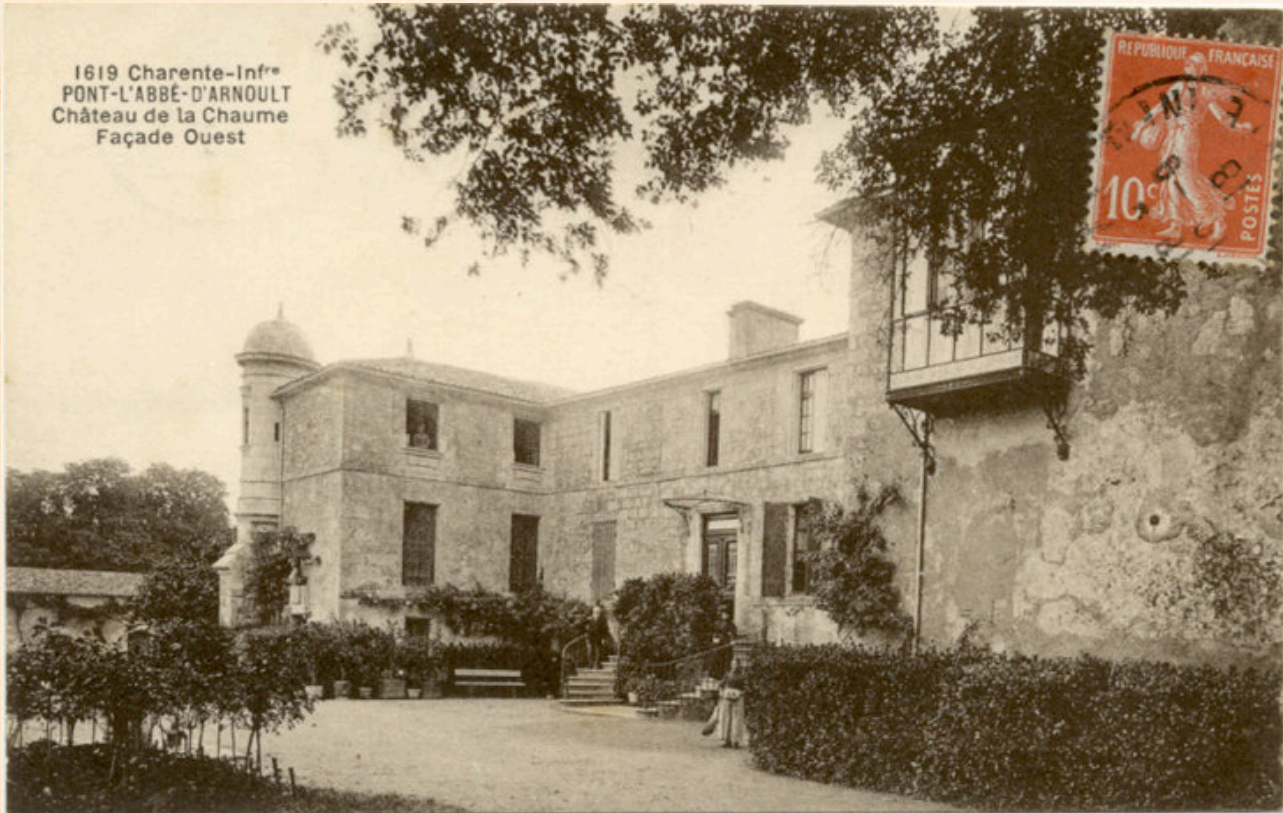


Les monuments remarquables du village : château, moulin, lavoir et four banal

Vestiges seigneuriaux et mémoire villageoise

A La Chaume, la silhouette du château seigneurial dominait jadis la contrée. Son origine se perd dans la nuit des siècles, mais l'on sait que son histoire commence dès le Xe siècle. Remanié maintes fois, il apparaît clairement en 1478 dans les actes de propriété. L'ingénieur Masse, vers 1700, en fit une description saisissante : « La maison seigneuriale ou château, qui est un carré long de dix-huit à vingt toises de face, est enceint d'un bon mur de quatre à cinq pieds d'épaisseur, entouré d'un fossé de dix à vingt pieds de large, en partie creusé dans le roc. Ce château étoit flanqué de guérites à chaque angle. Il pourroit soutenir à présent un coup de main, la plupart de ses murs étant perçez de créneaux ; on y entre par des ponts-levis. »

Les temps modernes transformèrent cet antique manoir féodal : au XIX^e siècle, M. et Mme Bonnet, propriétaires sans descendance, songèrent à en faire don à une congrégation religieuse. Après tractations, ils le cédèrent de leur vivant aux Assomptionnistes, qui y fondèrent un petit séminaire. Le noviciat ferma en 1968. Par la suite, les Sœurs de la Sagesse y tinrent maison de retraite, et les religieux assomptionnistes retraités y séjournèrent encore jusqu'en 2012. Depuis lors, le château est redevenu propriété privée.



Le cimetière, mémoire des morts

A utrefois, le cimetière de La Chaume s'étendait à l'ombre de l'église Sainte-Marie-Madeleine, offrant aux habitants un lieu de recueillement et de mémoire. Chaque pierre portait le nom des familles du village, retraçant les générations passées.

Aujourd'hui, le jardin de Monsieur Favre recouvre en partie ce site sacré, mais l'on distingue encore la base arasée de l'abside et le plan ancien permet de se représenter son périmètre. Bien que transformé, le cimetière reste un témoignage vivant de l'histoire de la paroisse, rappelant les prières et cérémonies qui rythmaient autrefois la vie de La Chaume.

À l'entrée du domaine bruissait la Billette, petit affluent de l'Arnoult, nourri par les sources de Pertuisson. C'est là qu'avait été construit, dès 1466, le Petit Moulin du Commandeur, ou Moulin Neuf, concédé à l'hôpital Saint Antoine de La Chaume. Ce moulin, bâti sur le « péré » du village, relevait alors de la seigneurie du prieuré de Pont l'Abbé.

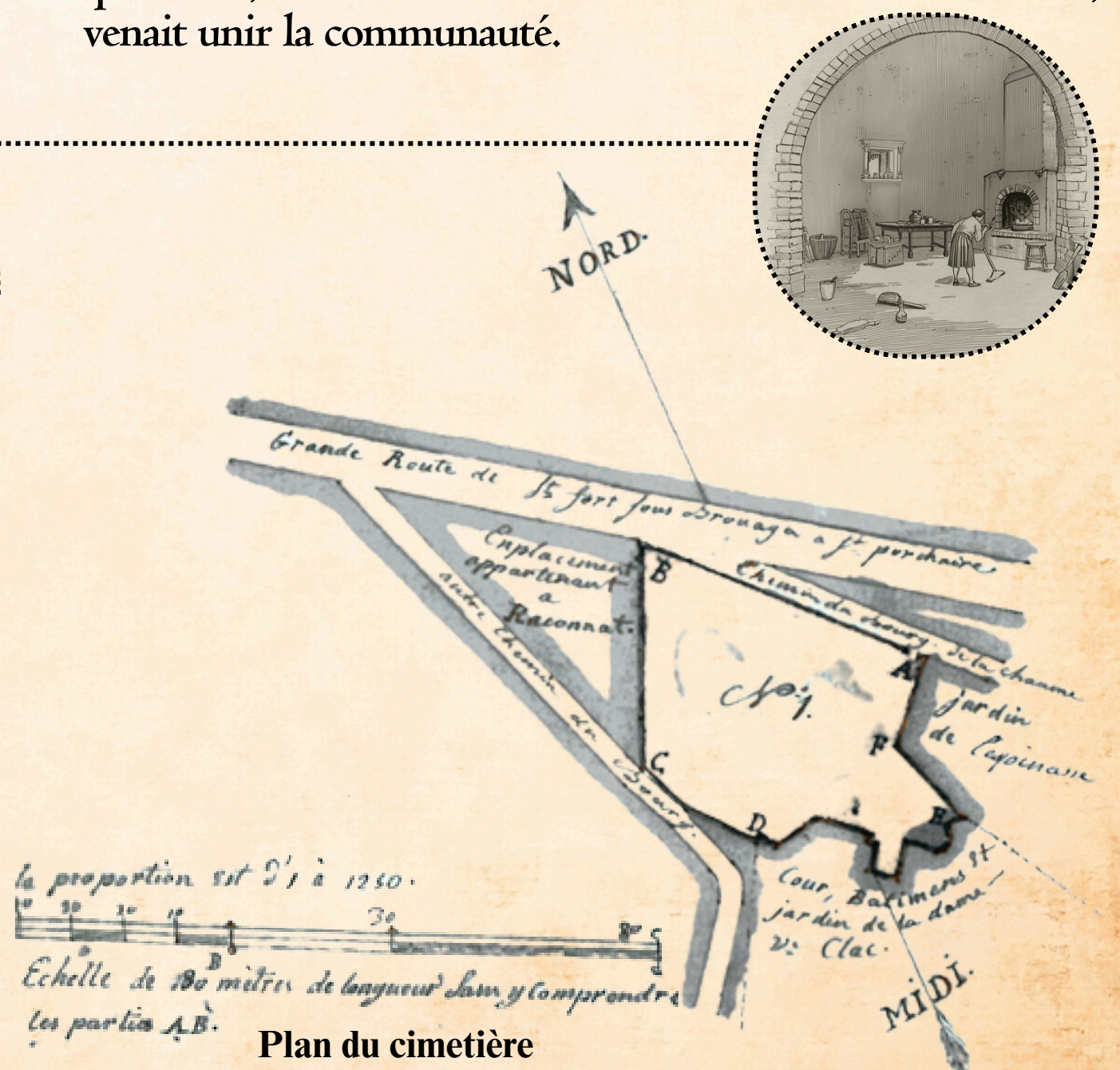
Les eaux de la Billette y faisaient tourner la roue, assurant la mouture des céréales qui faisaient vivre les habitants.

Sur ce même ruisseau se trouvait encore, au siècle dernier, le lavoir de La Chaume.

À la jonction de la rue de la Foire et de la rue Bouhet, on descendait par cinq marches vers une plateforme de pierre de trois mètres carrés. Là, les femmes du village se réunissaient, battant le linge dans l'eau claire, mêlant au bruit régulier des battoirs les conversations et les rires.

Mais le progrès, sous la forme du tout-à-l'égout, a busé la Billette et comblé le lavoir, qui devint un cloaque avant de disparaître.

Enfin, élément essentiel de la vie villageoise : le four banal. Héritage des temps seigneuriaux, il était en usage commun et obligatoire, chacun y portant sa pâte à cuire. Plusieurs fours sont attestés à La Chaume : l'un, très vaste, de quinze mètres carrés, se trouvait dans une antique ferme et fut démoli en 1965. Un autre, plus modeste, près du champ de foire, semble avoir servi à un boulanger. Mais les archives attestent l'existence d'un troisième, bien plus ancien : en 1190, le pape Clément III confirmait à l'abbaye de Saint Romain de Blaye la possession de « l'église Marie-Madeleine de la Chaume, son four et ses dépendances ». Ainsi, depuis le Moyen Âge jusqu'au XIX^e siècle, le four de La Chaume fut le lieu où le pain quotidien, fruit du travail de la terre et des hommes, venait unir la communauté.



La Vieille Route et sa chaussée

Axe vital et litiges seigneuriaux

Bien avant que les pavés modernes ne sillonnent nos contrées, un antique chemin reliait La Chaume à Pont l'Abbé : c'était la Vieille Route, aujourd'hui devenue rue du Vieux Pont. Cet axe, dont l'origine remonte aux temps gaulois et romains, traversait les terres basses et inondables de l'Arnoult grâce à une chaussée d'arches basses, ouvrage ingénieux qui permettait de franchir marécages et ruisseaux innombrables.

Cette chaussée n'était pas seulement un passage : elle constituait aussi une protection naturelle pour la ville de Pont l'Abbé, car les eaux et les terres mouvantes formaient comme une barrière contre les intrus. Elle demeura longtemps l'artère principale par laquelle hommes, bestiaux et marchandises circulaient entre les deux villages.

Mais cette voie, utile à tous, devint aussi l'objet d'âpres débats. Dès le milieu du XV^e siècle, les seigneurs de La Chaume y établirent un péage, taxant bêtes et denrées lors des foires et marchés. Cette pratique, lourde pour les habitants et marchands, suscita plaintes et contestations. En 1739, un arrêt du Conseil d'État du Roi mit fin aux prétentions du sieur Sarrit, alors seigneur de La Chaume, qui exigeait encore ces droits : Sa Majesté interdit expressément la levée du péage sur ladite chaussée, rétablissant ainsi la liberté du passage. « Un roublard, que ce Sarrit ! », disait-on dans les chaumières.

Pour entrer dans Pont l'Abbé, deux voies s'offraient aux voyageurs : la chaussée de La Chaume et celle du Grand Moulin du Pont, connu depuis 1224 sous le nom de Moulin de Brossard. C'est sur la plateforme de ce moulin que fut bâti, en 1812-1813, le vieux pont que nous connaissons encore, modernisé en 1857.

Ainsi, la Vieille Route, qui fut artère commerciale, champ de querelles et vecteur de vie, demeure dans la mémoire locale comme un symbole d'échanges et de résistance, reliant jadis un village aujourd'hui attaché à la petite cité de Pont l'Abbé.



La Révolution et La Chaume devenue commune

Des premiers édiles au rattachement à Pont l'Abbé

La Révolution de 1789 bouleversa l'ordre ancien et fit naître partout de nouvelles communes. La Chaume, modeste paroisse agricole, obtint alors le droit d'exister en son nom propre. Un décret du 14 décembre 1789 créa officiellement la commune, et un maire fut nommé par le préfet pour la représenter.

La liste de ces premiers édiles, parfois oubliés, nous est parvenue comme un précieux témoignage :

- An I : Pierre Brassaud
- An II : Nicolas Meurier
- An III : Jean Roux
- An IV : Chenereau
- An VII : Réjou et Déjardin
- An VIII : Jean-Baptiste Lemièrre et Jean Lassale
- An X : Jean Roux et Jean-Joseph Fonteneau
- An XIII : Jean Lassale

Puis vinrent les années du XIX^e siècle :

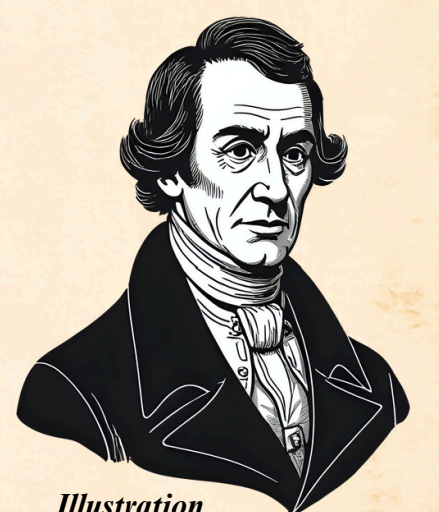
- 1813 à 1816 : Étienne Bétizeau
- 1816 à 1825 : Pierre François Corbinaud

Ce dernier mérite une mention particulière. Notaire de profession, nommé maire de Pont l'Abbé en 1811 à l'âge de vingt-six ans, il demeura à la tête de cette cité pendant trente-quatre années, sauf une courte interruption.

De 1816 à 1825, il administra à la fois Pont l'Abbé et La Chaume, unissant déjà de fait les destinées des deux communautés.

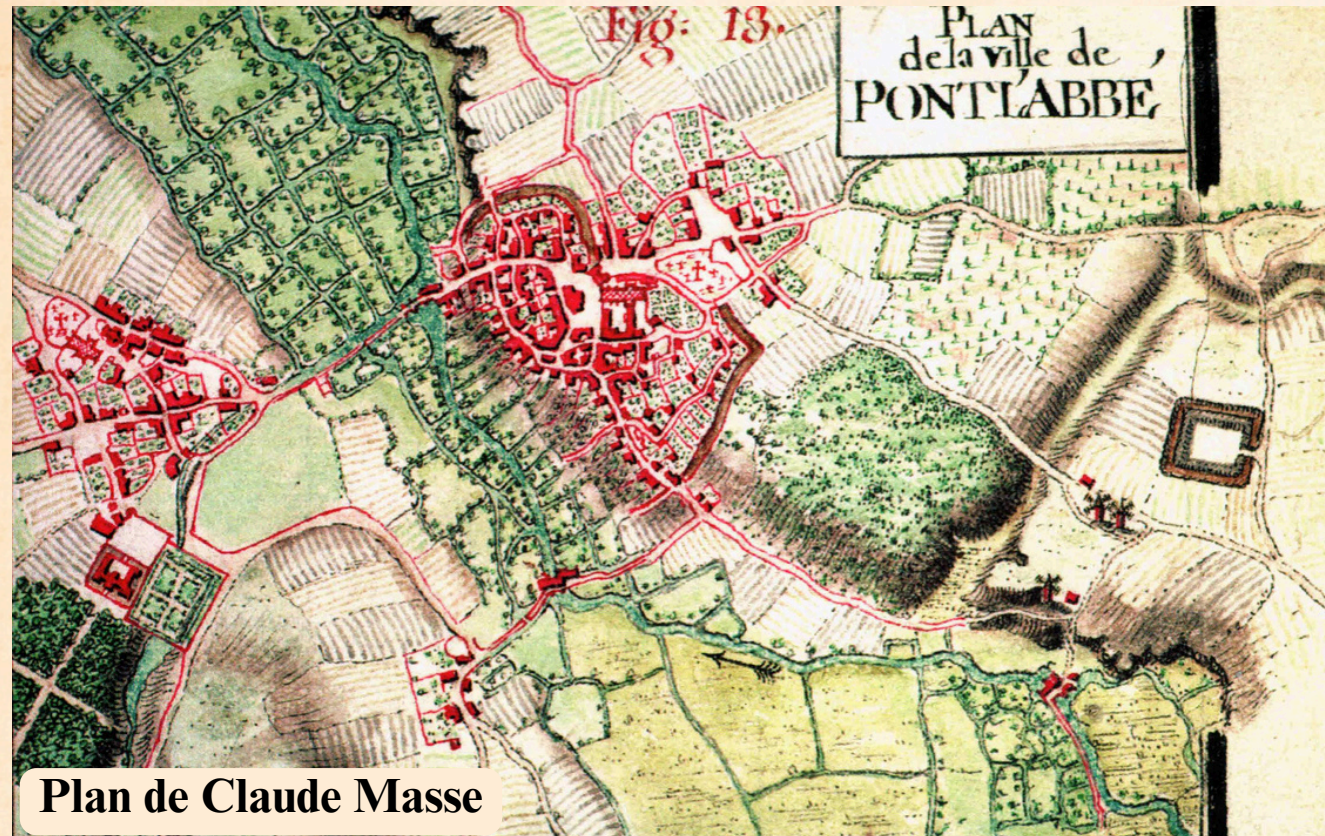
Le 19 juillet 1825, un conseil en préfecture ratifia le rattachement officiel de La Chaume et de Saint-Michel de l'Annuel à Pont l'Abbé, confirmé ensuite par l'ordonnance royale du 13 novembre de la même année. À cette date, La Chaume comptait encore 235 habitants, selon le recensement de 1821. Celui de 1826, promulgué par le maire Corbinaud, a malheureusement disparu dans l'incendie de la mairie, privant l'histoire locale d'un précieux document.

Ainsi prit fin l'éphémère existence communale de La Chaume. Mais loin de disparaître, son nom, ses coutumes et ses souvenirs demeurèrent vivants dans la mémoire des familles et dans les récits des anciens.



PONT L'ABBÉ

Au commencement du XIX^e siècle, la petite cité de Pont l'Abbé se trouve au carrefour des bouleversements de l'Histoire et des patientes continuités de la vie rurale. Située sur la route de Saintes à Rochefort, au bord du paisible cours de l'Arnoult, elle fut tour à tour témoin des soubresauts de la Révolution, des espoirs de l'Empire et du retour des Bourbons.



En 1825, sous le règne de Charles X, alors que la France monarchique tente de concilier les fastes d'antan avec les réformes nées des secousses révolutionnaires, Pont l'Abbé s'apprête à vivre une transformation décisive : le rattachement des communes voisines de La Chaume et de Saint-Michel de l'Annuel, qui viendront élargir son territoire et accroître son importance.

Mais cette évolution politique ne saurait se comprendre sans rappeler le cadre plus vaste : un royaume encore incertain de son avenir, un département jeune – la Charente-Inférieure – qui

organise ses circonscriptions, et une cité qui, malgré sa modeste taille, voit se dresser ses halles de bois, s'animer ses foires et marchés, s'étendre ses routes et se moderniser ses institutions.

Parcourons les grands traits de la vie de Pont l'Abbé vers 1825 : son cadre historique et politique, son organisation communale, ses édiles, ses prêtres et ses paroissiens, ses marchés, ses canaux et ses cimetières. Autant de fragments qui, assemblés, redonnent souffle à l'histoire d'une cité où se mêlent mémoire et devenir.

Le Royaume de Charles X et le contexte national

La France de 1825 : entre tradition et bouleversements

L'année 1825 nous ramène au cœur d'une France en pleine mutation, encore secouée par les soubresauts de la Révolution et de l'Empire. Après les bouleversements de 1789, la proclamation de la Première République en 1792, puis l'épopée napoléonienne qui domina l'Europe durant seize années, c'est désormais le temps de la Restauration.

La chute de Napoléon, précipitée par sa défaite à Waterloo et son abdication en 1815, ouvrit la voie au retour des Bourbons. Deux frères du malheureux Louis XVI montèrent successivement sur le trône :

- Louis XVIII, le Comte de Provence, régna de 1814 à 1824, s'efforçant de rétablir l'équilibre entre l'héritage révolutionnaire et la tradition monarchique.
- Charles X, le Comte d'Artois, lui succéda en 1824 et incarna un retour plus affirmé à l'autorité royale et aux valeurs de l'Ancien Régime.

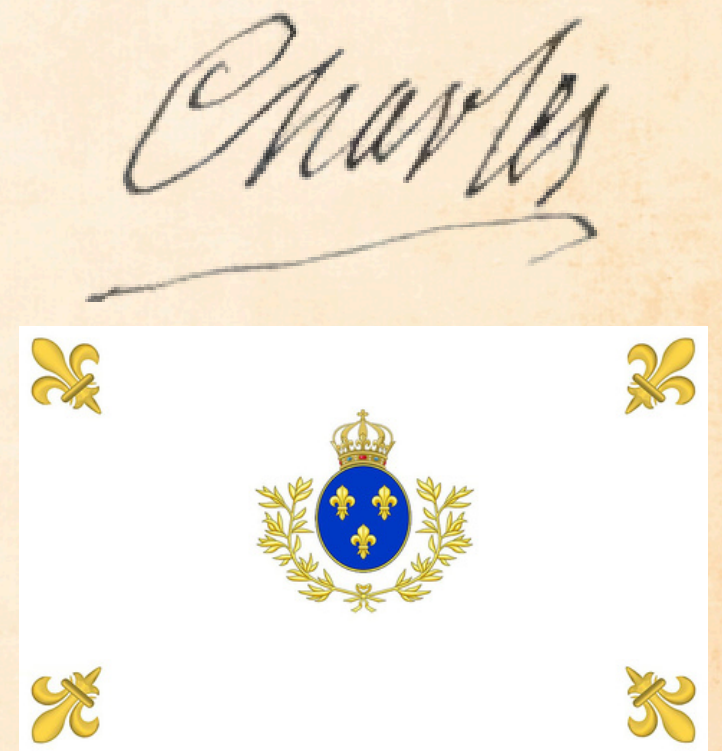
En ce printemps de 1825, Charles X est sacré roi à Reims, le 29 mai, devenant le trente-troisième souverain à recevoir l'onction dans la cathédrale des sacres, et le dernier à perpétuer ce rite millénaire. Son gouvernement, dirigé par le comte Joseph de Villèle, entend restaurer l'influence de la couronne et du clergé, dans un esprit de tradition et d'ordre. Pourtant, sous ce vernis de stabilité, grondent les tensions. Les réformes libérales tardent, les opposants s'organisent, et les souvenirs de la Révolution demeurent vivaces.

La monarchie restaurée ne saurait ignorer ces aspirations nouvelles. Cinq ans plus tard à peine, en juillet 1830, les Trois Glorieuses feront basculer le royaume : Charles X abdiquera, cédant la place à Louis-Philippe Ier, premier et unique roi de la branche cadette des Orléans.

Mais en 1825, la France demeure encore celle de Charles X : une nation qui, tout en regardant vers l'avenir, se cherche entre mémoire monarchique et héritage révolutionnaire. Et c'est dans ce contexte d'autorité restaurée et de réformes administratives que s'inscrivent les destinées de nos villages de l'Arnoult.



Portrait du Roi Charles X



Drapeau du Royaume de France

Pont l'Abbé en 1825 : Un bourg au cœur de l'organisation nouvelle

De la Charente-Inférieure aux rattachements communaux

Lorsque, au début du XIX^e siècle, la France entreprend de réorganiser son administration, la Charente-Inférieure — jeune département créé en 1790 — s'affirme peu à peu comme une entité structurée et vivante. Son chef-lieu est fixé à Saintes, mais Rochefort, ville militaire et portuaire, joue également un rôle de premier plan. Le territoire est divisé en arrondissements, cantons et communes, selon la logique instaurée par la Révolution et poursuivie sous l'Empire.

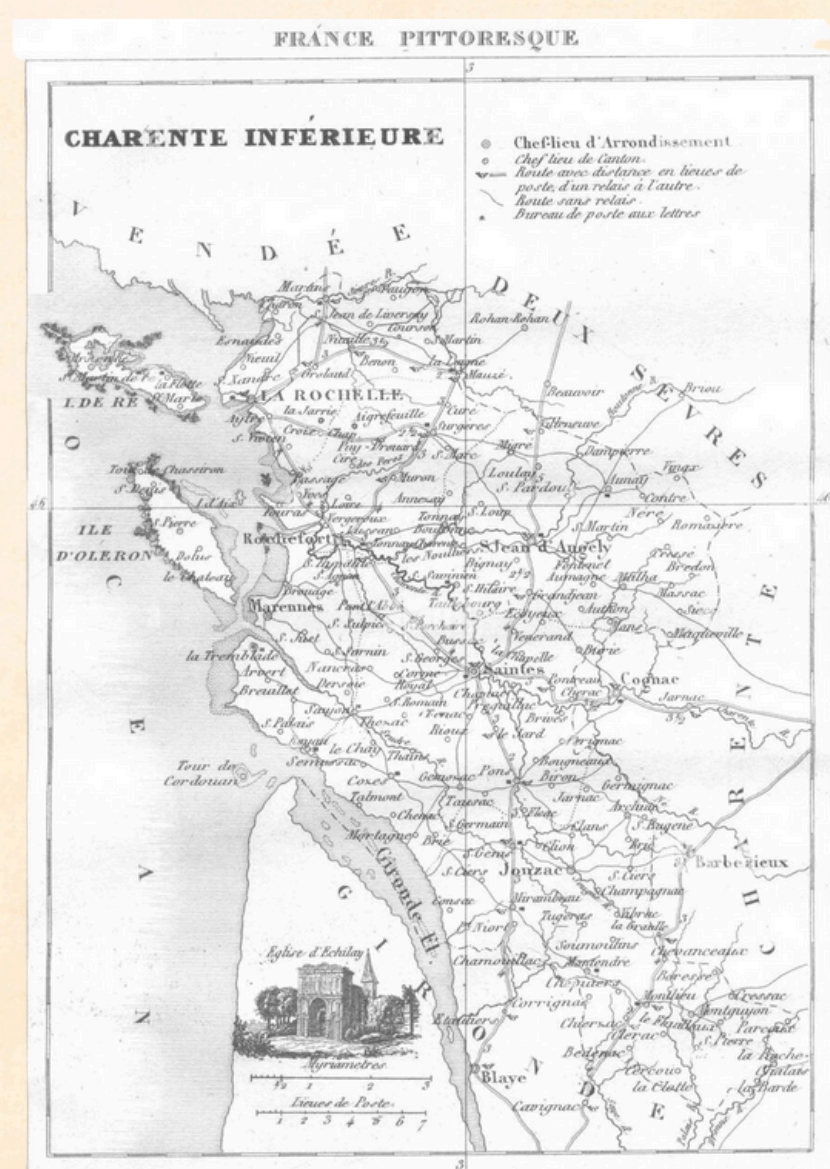
Au cœur de ce maillage, Pont l'Abbé apparaît comme une modeste mais active bourgade. En 1821, elle compte 594 habitants. Sa position géographique, sur la route qui relie Saintes à Rochefort, en fait un point de passage fréquenté, un relais naturel pour les voyageurs et les marchandises. L'Arnoult, qui traverse la commune, offre ses eaux tranquilles, propices à la navigation légère comme à l'irrigation des terres voisines.

La vie économique s'organise autour des halles de bois, où se tiennent les marchés réguliers, et des foires, qui attirent paysans, artisans et marchands des environs. La cité abrite aussi plusieurs moulins, moteurs essentiels de la production locale, et son territoire est jalonné de fermes qui rythment la vie agricole.

C'est dans ce cadre vivant mais encore modeste qu'intervient, en 1825, une décision capitale : le rattachement des communes voisines de La Chaume et de Saint-Michel de l'Annual. Jusqu'alors autonomes, ces petites paroisses n'avaient ni les moyens ni la population suffisante pour subsister durablement. Leur intégration à Pont l'Abbé, décidée en conseil de préfecture le 19 juillet et confirmée par ordonnance royale du 13 novembre, marque une étape dans l'histoire administrative locale.

Au moment de leur annexion, La Chaume compte environ deux cent trente-cinq habitants, et Saint-Michel de l'Annual, plus modeste encore, rassemble que 224 villageois. L'ensemble vient grossir la population et le territoire de Pont l'Abbé, renforçant son rôle de bourg-centre.

Ainsi, en cette année 1825, Pont l'Abbé d'Arnoult se trouve au confluent de deux dynamiques : l'organisation générale du département de la Charente-Inférieure, et la consolidation de son propre territoire communal. Ce double mouvement lui assure une place plus affirmée dans la vie régionale et trace les contours de son développement futur.



Pont l'Abbé en 1825 : une commune en pleine effervescence

Population et rattachements

Au moment où la Restauration impose sa main sur le royaume, Pont l'Abbé se présente comme une commune florissante, forte de ses 594 habitants en 1821. Avec le rattachement des communes voisines de La Chaume et de Saint-Michel de l'Annuel, la population s'élève à 1 110 âmes, témoignant d'une vitalité démographique et d'une centralisation accrue des affaires locales. Le maire Pierre François Corbinaud, déjà à la tête de Pont-l'Abbé depuis 1811 et de La Chaume depuis 1816, supervise avec autorité et constance cette expansion, tandis que le curé René Michel veille au culte et dessert une vaste circonscription paroissiale, allant de Balanzac à Saint-Jean d'Angle.

L'église Saint-Pierre et le porche voisin : cœur spirituel et historique

Dominant le centre du bourg, l'église Saint-Pierre s'élève comme un symbole de la foi et de la stabilité municipale. Ses murs solides, le clocher vigoureux, ainsi que les abords ponctués de douves anciennes témoignent d'une longue tradition religieuse.

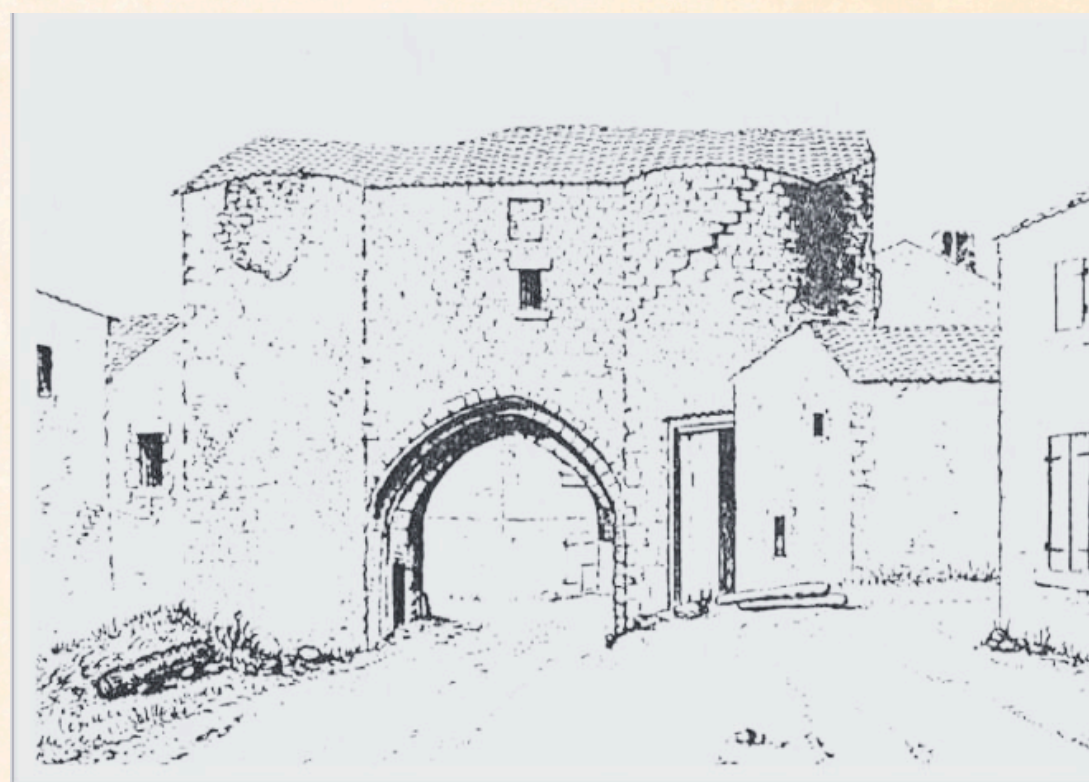
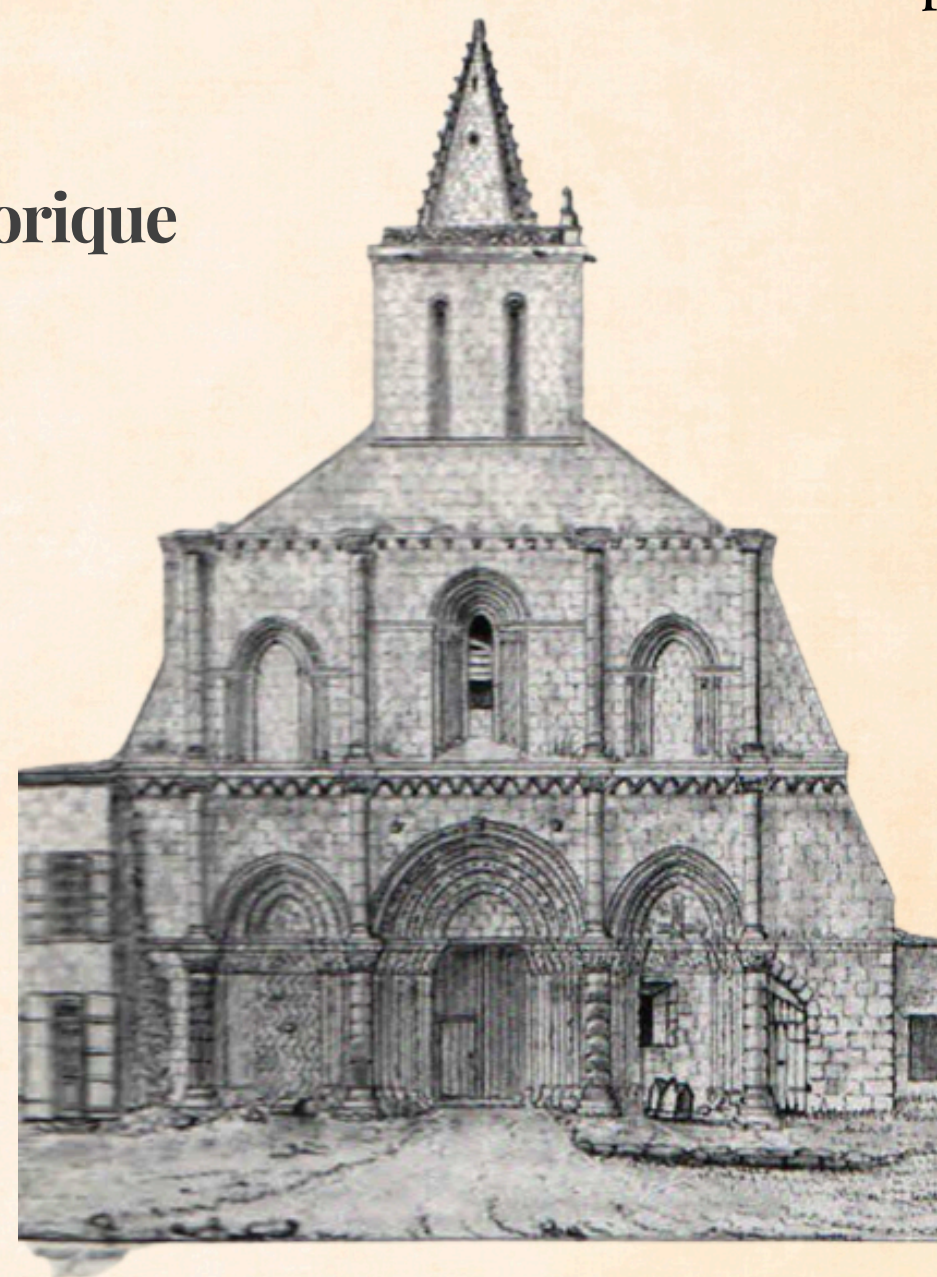
Il nous est offert la comparaison avec l'actuel édifice grâce au dessin de Louis Benjamin Auguin, datant de 1842.

A l'exception de la maison située à gauche, on peut relever une ouverture représentée dans le faux portail de droite (sous le crucifiement de Saint-Pierre). Elle permettait, sans doute d'éclairer la base de l'escalier montant au clocher.

Aujourd'hui, nous observons que les pierres d'obstruction sont plus neuves. Au centre, une petite porte intégrée dans le grand portail de bois permettait le passage. En effet, remarquons que la porte latérale, à l'époque était condamnée.

Le Porche, ancienne poterne fortifiée, qui fit office de prison durant la Révolution française, et ce, durant plusieurs années, ressemble en 1825 à cette esquisse de Louis Benjamin Auguin, entouré de part et d'autres d'habitations.

Le Porche permet de pénétrer dans la ville et servait également de péage au profit des Abbesses de Saintes dont dépendait le prieuré de Pont l'Abbé.

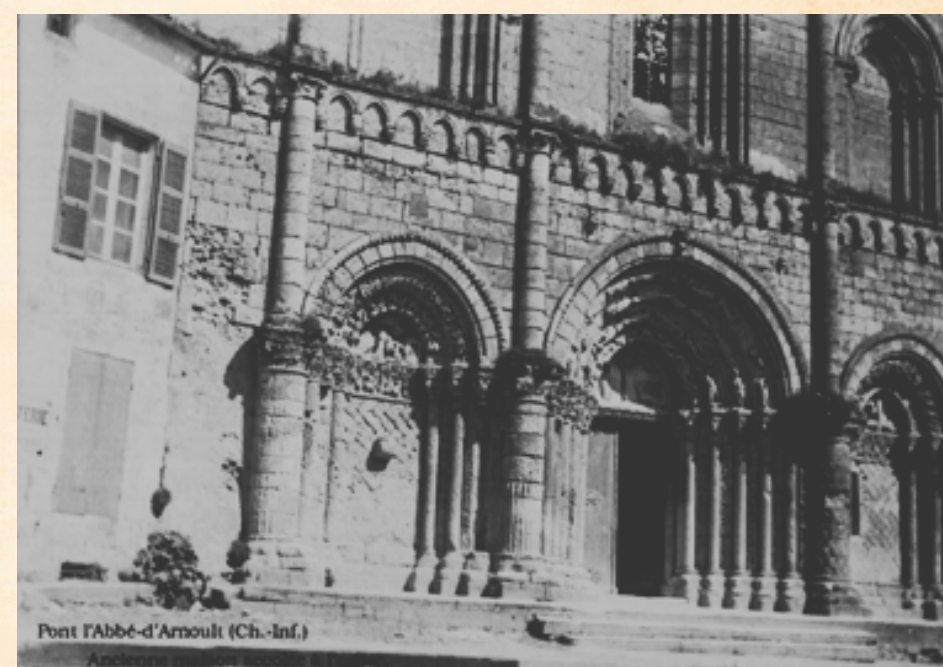


Dessins de Louis Benjamin Auguin pour
René Primevère Lesson - 1829 à 1848

Une maison mitoyenne

Accolée au porche de la ville, une maison, qui fut aussi mairie, propriété du docteur Alfred Gilbert complète le paysage pittoresque du bourg, entre le porche et l'église.

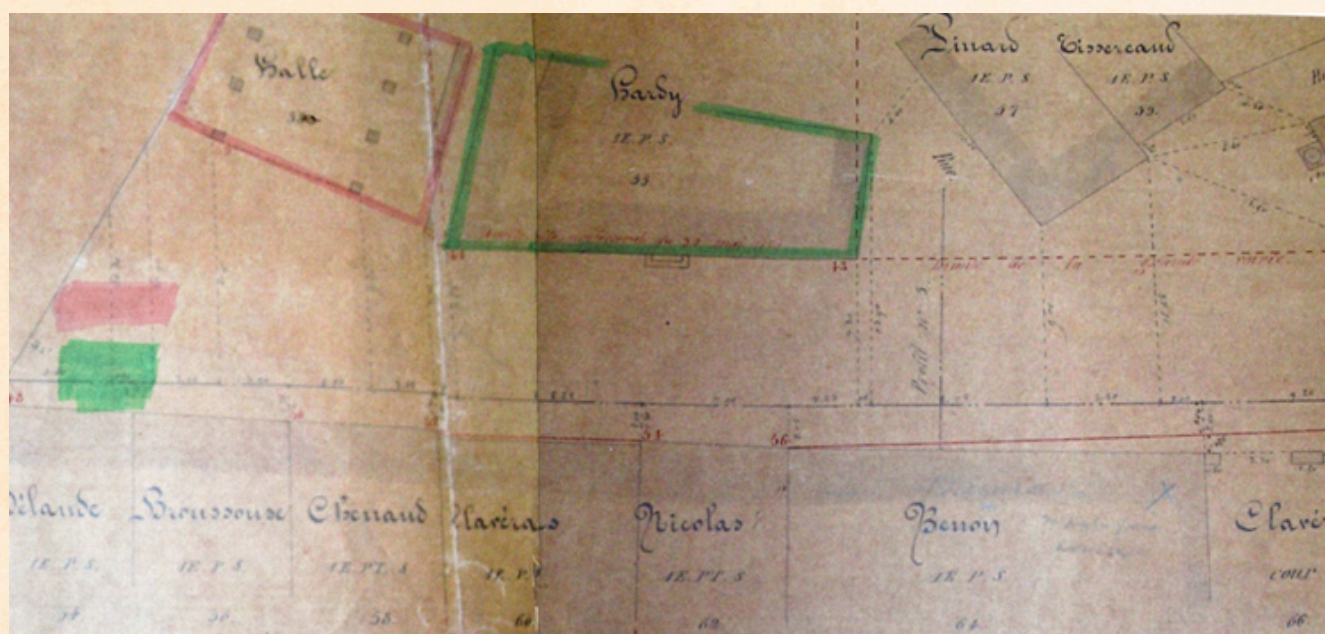
Cette maison, acquise en 1900 par la commune pour dégager le passage et faciliter les cérémonies, constitue un témoignage vivant de la vie quotidienne à Pont l'Abbé.



Les halles : centre du commerce
et de la vie publique

Au cœur de Pont l'Abbé, les anciennes halles en bois, appartenant alors aux Hospices de Saintes, forment le lieu central d'échanges et des rencontres. Chaque marché et chaque foire sont l'occasion pour les cultivateurs, artisans et marchands de se rassembler, d'échanger denrées et marchandises, mais aussi nouvelles et commérages.

Ces halles, modestes mais essentielles, préfigurent les futures constructions plus solides qui viendront renforcer la vie commerciale de la cité et assurer la renommée de Pont l'Abbé comme centre d'échanges et de prospérité régionale.



En rouge, les halles en bois de 1825, en vert, les halles actuelles.
Plan d'implantation de 1872

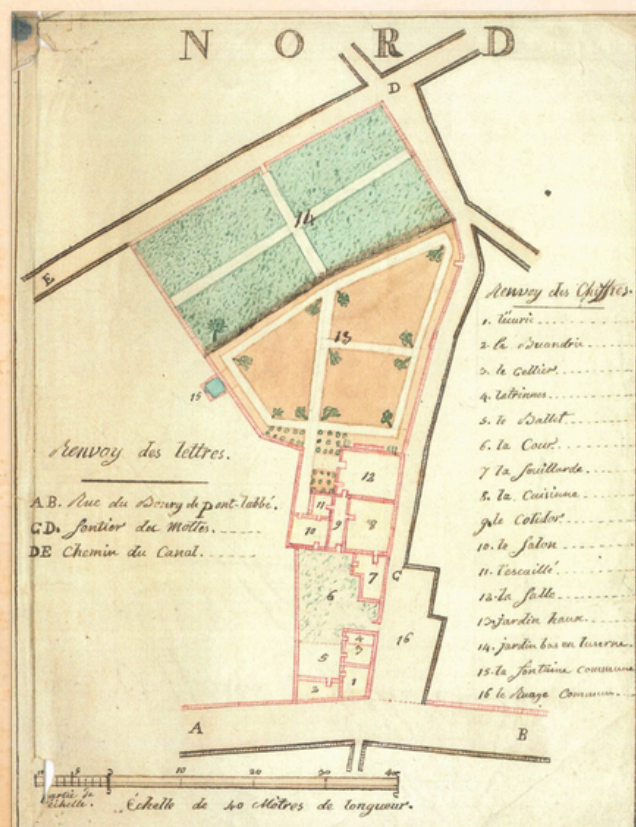
La mairie et le presbytère : administration et
ordre civique

Le centre administratif de la ville est alors logé dans l'immeuble voisin de l'église et du porche.

Là, le maire Pierre François Corbinaud régit la commune avec diligence, consignait les actes civils, supervisant le rattachement des villages voisins et veillant à l'ordre public.

Le presbytère, acquis la même année pour 2 525 francs, devient le lieu de résidence du curé et abrite les archives paroissiales, renforçant le rôle de Pont l'Abbé comme centre névralgique de l'administration religieuse et civique.

Ces bâtiments forment un ensemble cohérent, où l'autorité religieuse et municipale se côtoie, garantissant la stabilité et le bon fonctionnement de la vie locale.



Plan du presbytère acquis en
1825, rue du Sénéchal

Le cimetière : un lieu de mémoire et de
recueillement

En 1825, un nouveau cimetière est aménagé à l'angle de l'avenue Liotard et du chemin des Prévautés, suivant les prescriptions du décret du 12 juin 1804 qui interdit désormais l'inhumation à l'intérieur des églises ou trop près des habitations. Ce terrain de 89 mètres de long sur 34 mètres de large accueille désormais les dépouilles des habitants de Pont-l'Abbé et des villages rattachés.

Selon le témoignage de Henri Feuilleret, professeur d'histoire à Saintes, le cimetière neuf, neuf ans après l'inauguration du mausolée de René Caillé, apparaissait comme « petit, couvert d'herbes et de ronces, entouré d'un mur peu élevé, laissant apercevoir le sommet orgueilleux de quelques tombes... ».

Il constitue alors un espace de recueillement sobre et respectueux, reflet des traditions locales et de la piété des habitants. Ce cimetière sera plus tard transféré en 1868 vers le site actuel, afin d'accueillir les générations futures dans un espace plus vaste et organisé.



Mausolée de René Caillé

La mairie en 2025

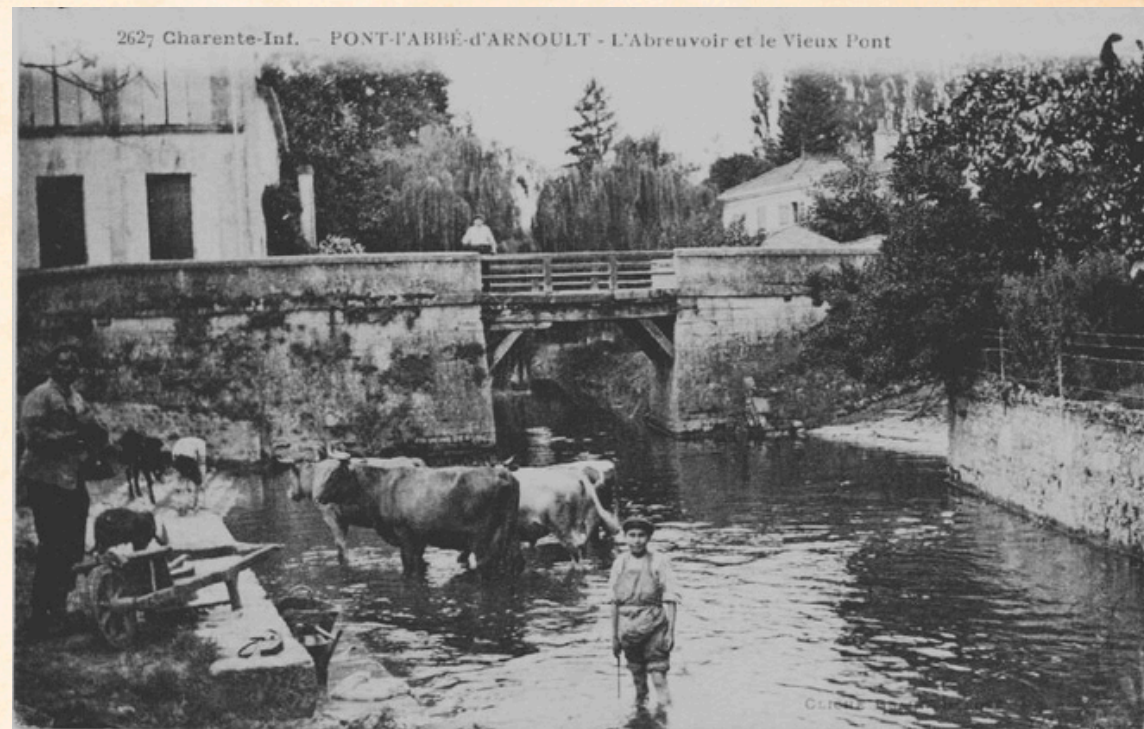
L'actuelle mairie, sise place du Général de Gaulle, n'existe pas sur le cadastre de 1831 et les abords de l'église Saint-Pierre n'ont rien à voir avec ceux que nous connaissons aujourd'hui. D'ailleurs, les douves ne seront comblées, de la mairie actuelle jusqu'à l'église qu'en 1840, selon René Primevère Lesson.



L'Arnoult, artère vitale de Pont l'Abbé en 1825

Au cœur de la vallée, la petite cité de Pont l'Abbé s'adosse depuis des siècles à une fidèle compagne : la rivière Arnoult.

Née dans les hauteurs de Rétaud, elle descend paresseuse mais opiniâtre, serpentant au milieu des marais, jusqu'à venir baigner les murailles et les ponts du bourg. En 1825, son rôle n'est plus celui d'un simple cours d'eau : elle est devenue l'artère vitale qui nourrit, enrichit et façonne la commune.



Du marais à la prospérité

Ll n'y a pas si longtemps, l'Arnoult apparaissait davantage comme un fléau que comme une bénédiction. Ses crues inondaient les terres basses, transformant champs et prairies en nappes stagnantes. Mais la ténacité des hommes, soutenue par les desseins de l'État, changea le cours des choses.

Dès 1812, les ingénieurs des Ponts et Chaussées, conduits par Louis Masquelez, reprirent un projet ancien : canaliser la rivière, l'assagir, et tirer parti de ses marais fertiles. Vingt kilomètres furent ainsi réorganisés, offrant aux cultivateurs des terres riches et fertiles. On vit alors surgir, sur les anciennes zones marécageuses, de belles étendues maraîchères. Le prix des terres s'envola : de 150 à 180 francs l'hectare, elles atteignaient désormais jusqu'à 800 francs, signe éclatant d'une prospérité nouvelle.

La rivière des moulins

Pont l'Abbé vit battre le cœur de son économie autour de ses ponts et de ses moulins. Le moulin du Pont, dit de Brossard, voisin immédiat du vieux pont, attirait sans cesse le va-et-vient des paysans et des ménagères. Les sacs de blé s'y entassaient, les roues grinçaient, et l'on pouvait entendre, jusque sur la place voisine, le tumulte de l'eau qui faisait tourner les meules. C'était un lieu de rencontres et de palabres : on y échangeait des nouvelles, on y réglait parfois des affaires, et les enfants observaient avec curiosité la danse puissante des pales dans le courant. Ce moulin, reconstruit avec le pont, devait finir par disparaître, mais il demeure dans la mémoire des habitants comme le symbole d'un temps où la rivière faisait battre la vie du bourg.

L'ordonnance royale du 30 juillet 1828, signée de la main de Charles X, autorisa encore l'édification de trois moulins supplémentaires sur l'Arnoult canalisée : au Rocher, aux héritiers Cailleteau ; aux Allards, au sieur Fourré ; à Pipelé, au sieur Vieulle. Preuve que le fleuve était devenu un allié pour l'industrie autant que pour l'agriculture.

Une artère qui façonne la cité

En 1825, on ne pouvait évoquer Pont l'Abbé sans parler de l'Arnoult. La rivière donnait non seulement la vie aux cultures et aux moulins, mais elle ouvrait aussi la cité à de nouvelles perspectives de commerce. Les maraîchers, enrichis par leurs terres asséchées, fréquentaient les marchés de la région ; les bateliers, plus rares mais toujours présents, transportaient denrées et matériaux.

On disait alors que l'Arnoult, désormais canalisée et féconde, était « la veine nourricière » de Pont l'Abbé. Et de fait, elle modelait le paysage, inspirait les conversations, et assurait aux générations futures une prospérité dont la mémoire demeure encore vivante dans le souvenir des anciens.



Pierre François Corbinaud : Maire et notable de Pont l'Abbé

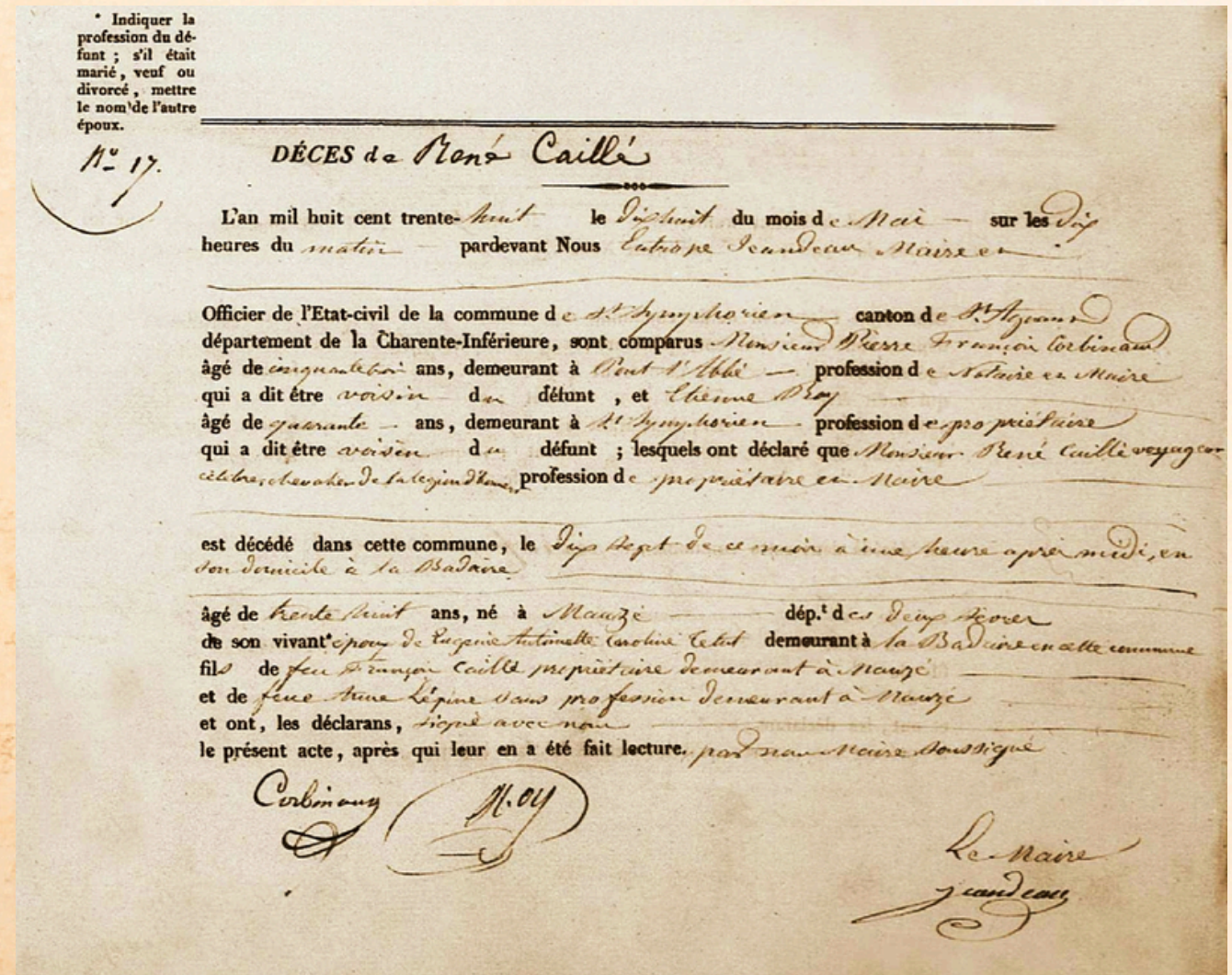
Premier édile 34 ans durant

En l'an de grâce 1811, un jeune homme de vingt-six ans Pierre François Corbinaud, originaire de Burie, s'installe à Pont l'Abbé pour exercer la profession de notaire. Fils du notaire Jacques Corbinaud et de Françoise Moreau, il entre ainsi dans la vie publique avec le sérieux et la rigueur qui le caractériseront tout au long de sa carrière. Peu après son installation, sa réputation de compétence et d'honnêteté lui vaut d'être nommé maire de Pont l'Abbé, fonction qu'il exercera pendant trente-quatre années, avec une courte interruption entre 1838 et 1841. Parallèlement, il assume également la fonction de maire de La Chaume, de 1816 jusqu'au rattachement de celle-ci à Pont l'Abbé en 1825.

Sous son autorité, la commune se transforme et s'organise. Il veille à la gestion des marchés et des halles, supervise les acquisitions de biens communaux et participe activement à l'amélioration des voies et infrastructures, y compris la préparation du rattachement des communes voisines, qui viendront renforcer la population et le dynamisme de Pont l'Abbé, cité à laquelle il est très attaché.

Ami de René Caillé

Parmi ses amitiés les plus célèbres figure celle de René Caillé, l'explorateur et voyageur intrépide qui fut le premier Européen à atteindre Tombouctou mais surtout à en sortir vivant. Pierre François Corbinaud rédigea de nombreux actes pour son ami, dont l'achat de la propriété de la Badaire, à La Gripperie Saint-Symphorien, en 1835, et prit soin d'organiser ses obsèques solennelles en mai 1838, témoignant ainsi de liens d'affection et de confiance profondément ancrés dans le tissu social de la commune.



Acte de décès de René Caillé signé par Pierre François Corbinaud

Pierre François Corbinaud n'est pas seulement un administrateur infatigable, mais aussi un père de famille. De son mariage avec Marie-Angélique Amarillis Durivault naissent deux fils : Valère, futur magistrat, et Charles, qui succédera à son père dans l'étude notariale et occupera des fonctions municipales.

Sa carrière municipale se distingue par son longévité exceptionnelle et sa constance, guidée par la prudence et le sens du service public. Il démissionne temporairement en 1838 à la suite de l'affaire Fleury-Cambon, mais reprend ses fonctions quelques années plus tard, confirmant ainsi son autorité et son influence dans le bourg.

Pierre François Corbinaud s'éteint le 26 février 1856, à l'âge de 72 ans, laissant derrière lui l'image d'un notable profondément attaché à son bourg et à ses habitants. À travers sa figure, c'est toute l'organisation administrative et sociale de Pont-l'Abbé en 1825 qui prend forme : un chef-lieu de canton structuré, attentif au bien-être de ses habitants, et prêt à accueillir les villages environnants dans une union qui marquera durablement l'histoire locale.

Le Maire
Corbinaud

Deux cousins à la tête de Pont l'Abbé

Il n'est pas fréquent de voir la même famille gouverner successivement une commune avec autant de constance. À Pont l'Abbé, les liens du sang se mêlent aux affaires de la cité : Pierre François Corbinaud, notaire et maire infatigable, voit, après sa démission provisoire en 1838 son cousin germain, Eutrope Hyacinthe Massiou, médecin de profession, prendre le flambeau de l'administration communale. Cette succession familiale, guidée par la compétence et l'affection pour le bourg, témoigne de l'importance des alliances et des traditions dans la gestion des affaires locales au cœur de La Charente-Inférieure.

COMMÉMORATION À PONT L'ABBÉ D'ARNOULT

Deux siècles ont passé depuis que, par décret du 7 septembre 1825, les anciennes paroisses de La Chaume et de Saint-Michel de l'Annuel furent réunies à celle de Pont l'Abbé, donnant naissance à la commune telle que nous la connaissons aujourd'hui. Ce samedi 20 septembre 2025, les habitants se sont retrouvés, comme un seul peuple, pour commémorer cette union fondatrice et rendre hommage aux générations qui, depuis deux cents ans, ont bâti la cité pontilabienne. La veille, déjà, les festivités avaient été ouvertes par un splendide feu d'artifice. Ses gerbes lumineuses embrasaient le ciel marquant le début de ce Bicentenaire avec éclat. On disait qu'un peu plus loin, l'Arnoult et les vestiges du passé eux-mêmes semblaient applaudir, témoins immuables de deux siècles de vie commune.

Des processions vers l'unité

La journée s'ouvrit par de véritables déambulations solennelles. Deux cortèges partirent de Saint-Michel et de La Chaume chacun portant bannières et drapeaux, dans une atmosphère de ferveur populaire. Au rythme des pas et des chants, avec des arrêts historiques qui ponctuaient les deux parcours, les habitants rejoignirent le centre bourg de Pont l'Abbé d'Arnoult, où tous se retrouvèrent sur la grand-place, devant l'actuelle mairie. C'est là, au cœur de la cité, que la mémoire prit corps : un peuple réuni, venu rappeler que l'histoire de 1825 fut d'abord une histoire de rapprochements et d'union.

Danses, théâtre et un mariage célébré

L'après-midi fut marqué par des animations festives qui enchantèrent le public venu en nombre. Le groupe folklorique Aunis et Saintonge fit résonner ses instruments et exécuta des danses traditionnelles, plongeant la place dans une atmosphère d'autrefois, telle que nos ancêtres ont pu la connaître, deux siècles auparavant, lors des fêtes de villages. Puis survint la surprise : quelques Pontilabiens des trois villages réunis, avaient préparé une pièce de théâtre fort symbolique. Sous les yeux émus des spectateurs, on vit s'unir Rose, une jeune fille de Saint-Michel, et Paul, un garçon de La Chaume. Leur mariage étant célébré par le maire, figure d'unité des trois paroisses. Dans cette mise en scène, l'histoire de 1825 se rejouait sous une forme vivante, offerte à la mémoire collective.

“Les droles”, comme on aime nommer les enfants de l'Arnoult, ont aussi pu profiter d'une panoplie de jeux anciens en bois.

Un banquet du XIX^e siècle

Sous les halles se tint un grand banquet populaire, servi dans l'esprit du XIX^e siècle. Les tables garnies de mets locaux rappelaient l'abondance des marchés d'autrefois : vins, pains, viandes et pâtisseries de Charente, partagés dans la joie et la fraternité. Ce fut une fête simple et heureuse, où chacun, jeune ou ancien, se sentait héritier d'une même histoire.

Une mémoire vivante

En ce 20 septembre 2025, il ne s'agissait pas seulement de célébrer une date, mais de rappeler que l'identité de Pont l'Abbé d'Arnoult naquit de la rencontre de trois communautés : Pont l'Abbé, La Chaume et Saint-Michel de l'Annuel. De cette union est née une force collective qui permet à la commune de traverser deux siècles de mutations, de prospérité comme de difficultés.

Ainsi, ces célébrations du Bicentenaire furent non seulement une commémoration, mais une fête vivante, rassemblant les cœurs autour d'un même héritage qui vivra encore longtemps dans la mémoire des habitants.





**1825
2025**



**Pont
l'Abbé
d'Arnoult**

**Fêtons le
bicentenaire**

**DU RATTACHEMENT DE LA CHAUME,
& SAINT-MICHEL À PONT L'ABBÉ**

Déambulations

DÉPARTS DE LA CHAUME ET DE SAINT-MICHEL
15H30 : DE SAINT-MICHEL - 16H30 : DE LA CHAUME

Festivités

ANIMATIONS, FOLKLORE & JEUX ANCIENS
PLACE DE GAULLE - À PARTIR DE 17H

Dîner

DÎNER SOUS LES HALLES À 19H30 - MENU À 22 €
Réservations : animations.paa@gmail.com - 06.13.32.40.07



**SAMEDI
20
SEPTEMBRE**



ÉDITION
SPÉCIALE

Chroniques du pays de l'Arnoult

ÉDITION
SPÉCIALE

SEPTEMBRE 1825



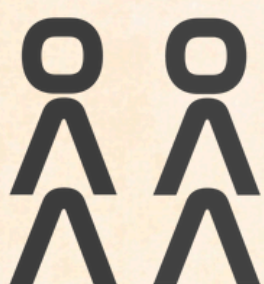
SAINTONGE



SEPTEMBRE 2025



Pont
l'Abbé
d'Arnoult



Une Histoire de femmes et d'hommes



RATTACHEMENT DES COMMUNES : SAINT-MICHEL, LA CHAUME & PONT L'ABBÉ



n ce Bicentenaire de 2025, la mémoire n'est point close : elle s'écrit encore, jour après jour, dans la voix de ceux qui poursuivent l'œuvre commencée il y a deux cents ans. Puissent les générations futures trouver dans ce passé non point une charge, mais un héritage fécond, où se mêlent fidélité à la terre, esprit d'union et confiance en l'avenir.



Titre du journal : Chroniques de l'Arnoult

Numéro spécial Bicentenaire - Septembre 2025

Directeur de la publication : Alexandre Schneider

Rédacteur en chef : Sonia Decamps

Comité de rédaction et de recherches historiques : Marie-Christine Chaillou (Saint-Michel), Marie-Michèle Ruaud (La Chaume), Benoit Combaud (Pont l'Abbé d'Arnoult)

Iconographie et archives : Archives départementales de La Charente-Maritime, Archives Historiques de la Saintonge et de l'Aunis, Archives du Diocèse de La Rochelle, Wikipédia, Cartes de Cassini, Géoportail, Cartes postales anciennes (Roland Clochard), Photos (M. et Mme Illiano-Benard, M. et Mme Morillon, Mme Chaillou), Dessins : M. Chaillou, Mme Laurent

Mise en page : Sonia Decamps

Correction et relecture : Benoit Combaud

Éditeur : Commune de Pont l'Abbé d'Arnoult

Impression : Commune de Pont l'Abbé d'Arnoult

Diffusion : 200 exemplaires au 1^{er} tirage

Adresse de la rédaction : 26 place du Général de Gaulle
17250 Pont l'Abbé d'Arnoult

Contact : Mairie : 05.46.97.00.19

Les chroniques, récits et documents confiés à notre rédaction ne sont pas rendus lorsqu'ils ne paraissent point.

Les faits historiques y sont narrés avec soin sans prétendre toutefois à l'exhaustivité et leur complète fidélité.

Le présent numéro a fait l'objet d'un dépôt légal.

Nul ne pourra en reproduire les écrits ou gravures sans notre assentiment.



La rédaction adresse enfin ses plus vifs remerciements à toutes celles et ceux qui ont contribué, par leurs témoignages, leurs recherches et leurs précieuses iconographies, à nourrir ces pages. Gratitude également envers les participants aux festivités du Bicentenaire, qui ont su redonner vie, dans la joie partagée, à la mémoire de nos trois villages réunis.

Et si jadis la plume et l'imprimerie portaient seules les nouvelles de nos villages, aujourd'hui le relais s'étend jusqu'au monde numérique : les informations, actualités et événements de la commune se trouvent désormais sur notre site internet ainsi que sur nos réseaux sociaux : Facebook, Instagram et IntraMuros.



HISTOIRE



PATRIMOINE



ANECDOTES



ILLUSTRATIONS